

Université Paris Diderot

**Métissage et multiculturalisme
dans les sociétés post-esclavagistes :
entre différence et ressemblance. Colombie, Mexique, Belize**

Mémoire d'Habilitation à Diriger des Recherches

présenté par Elisabeth Cunin

**Volume 1
Originalité et synthèse des recherches, CV**

**Garante : Odile Hoffmann
Directrice de Recherche
IRD-URMIS-Université Paris Diderot**

24 février 2014

**Métissage et multiculturalisme
dans les sociétés post-esclavagistes :
entre différence et ressemblance. Colombie, Mexique, Belize**

Sommaire

Originalité et synthèse des recherches.....	7
Métissage et multiculturalisme dans les sociétés post-esclavagistes : entre différence et ressemblance. Colombie, Mexique, Belize	7
De Roatan à Cartagena : « devenir chercheure » ici et là-bas (1996-2000)	9
Une microsociologie du métissage au croisement de plusieurs champs de recherche (1996-2000)	14
Une autre pratique de la recherche ? (2000-2006)	17
Les politiques multiculturelles entre ethnicisation et racialisation, Bogotá, Cali, agences internationales (2000-2004)	19
Retour à Cartagena : « du nouveau sous le soleil » (2004-2007)	22
Assignation, instrumentalisation, expériences vécues : appréhender la question raciale à Cartagena (2004-2008).....	26
Justifier la recherche pour le développement : l'invention du Tiers Monde ? (2004-2008)	30
Sociétés esclavagistes et post-esclavagistes (2008-2012)	34
Altérité et nation au Mexique et au Belize (2008-2012)	41
Conclusion	45
Curriculum Vitae	47
Encadrement d'étudiants	54
Liste des publications et communications	56

Originalité et synthèse des recherches

Métissage et multiculturalisme dans les sociétés post-esclavagistes : entre différence et ressemblance. Colombie, Mexique, Belize

L'Amérique latine a connu, dans les années 1980, un « tournant multiculturel » qui a notamment fait émerger les « populations noires » ou « afrodescendantes » sur la scène publique où elles réclamaient une place en tant que « groupe ethnique », les caractéristiques de cette ethnicité faisant l'objet de débats politiques et scientifiques. Ce « tournant » ouvrait à de nombreux travaux sur la revendication d'une citoyenneté ethnique, la mise en place de politiques de la différence et la valorisation de pratiques culturelles ; mais il obligeait aussi à revenir en arrière, sur la configuration de sociétés qualifiées de métisses que le nouveau paradigme multiculturel était censé transformer, voire corriger. En ce sens, le métissage était interprété comme une forme de dilution des différences, d'« invisibilisation » des populations noires dans un récit national n'acceptant que l'altérité indienne. Entre l'« autre » et le « même », le « noir » occupe une position ambiguë, qui mêle saillance et disparition, altérité et similitude, négation et indifférence ; cette situation intermédiaire entre altérité et ressemblance constitue le fil directeur de ce mémoire. Elle se retrouve dans ma propre pratique de la recherche, entre sociologie et anthropologie, entre contemporanéité et distance, entre « ici » et « là-bas ».

Plutôt que d'opposer de façon binaire métissage et multiculturalisme, comme deux régimes d'altérité successifs, j'ai essayé de comprendre les chevauchements entre les deux, les formes d'affirmation de la différence au cœur des idéologies du métissage et les mécanismes de transformation/ reproduction/ uniformisation des frontières au sein des politiques multiculturelles. Depuis mes travaux de thèse dans la ville de Cartagena en Colombie, je me suis attachée à multiplier les situations d'étude, de la Caraïbe à Bogotá et Cali (Colombie) et aux agences internationales, puis à la péninsule du Yucatán (Mexique) et au Belize, afin d'appréhender les modalités de construction et mobilisation du métissage et du multiculturalisme (en tant qu'idéologies, politiques, pratiques, etc.), plus que de les définir analytiquement¹. Ces terrains, souvent revisités ou étudiés de façon simultanée, m'ont obligée à varier les perspectives d'enquête, d'un environnement urbain à des enjeux de colonisation territoriale, d'un héritage colonial espagnol à une indépendance récente de la couronne britannique, d'une approche ethnographique à une perspective de sociologie historique. Surtout, ils m'ont montré que, au-delà d'une référence globalisée à une « diaspora noire », il fallait comprendre les formes de domination, d'altérisation, de ressemblance dans leurs expressions sociales et historiques concrètes. Mon objectif était donc de saisir les mécanismes à la fois communs et divergents de manifestation de ce

¹ Je ne reviendrai donc pas sur les discussions théoriques sur le métissage et le multiculturalisme, ni sur leur substitution par d'autres termes (hybridation, créolisation, bricolage, interculturalisme, pluralisme, etc.).

« Black Atlantic », au moment même où plusieurs pays d'Amérique latine s'interrogeaient sur le « nous » constitutif des projets nationaux.

De fait, les références au « Black Atlantic », à la « diaspora afro », à la « question noire » sont aujourd'hui récurrentes dans le champ scientifique français. Elles s'inscrivent dans un renouveau théorique plus large – relativement tardif en France – associé aux études culturelles, postcoloniales et subalternes. Elles renvoient également aux débats actuels sur les assignations raciales, la mémoire de l'esclavage et les politiques de la différence. Exemple parmi d'autres, le colloque (janvier 2013) « Black Portraiture[s] : The black body in the West. Représentation du corps noir en Occident » a été organisé, à Paris, par plusieurs institutions françaises et étatsuniennes de renom (Musée du Quai Branly, Ecole Nationale des Beaux-Arts, EHESS, New York University, Harvard University, etc.), faisant même de la capitale un « lieu idéal » pour cette manifestation.

Pourtant, lorsque je commençai ma thèse, en 1996, ces travaux étaient très peu connus et les études sur les populations noires, marginales, s'appuyaient pratiquement exclusivement sur les *Amériques noires* de Roger Bastide. Celui-ci ne fit d'ailleurs pas véritablement école tant ses travaux étaient éclectiques, à la frontière entre différents champs de recherche sans jamais parvenir à les rassembler. La « question raciale » ne devint légitime, dans le champ scientifique, qu'au milieu des années 2000 (ce qui n'empêche pas l'existence de nombreux travaux antérieurs) comme le symbolise l'ouvrage « De la question sociale à la question raciale » de Didier et Eric Fassin, publié en 2006. De fait, il n'est pas inutile de rappeler que, en 2001, mon audition au concours de la section 38 du CNRS (anthropologie et étude comparative des sociétés contemporaines) fut écourtée pour avoir utilisé le terme « race », jugé déplacé par un des membres du jury dans un projet scientifique présenté au CNRS. De même, dans les années 1990, en Colombie, Nina S. de Friedemann, pionnière des études afroaméricaines, rappelait la méfiance accompagnant la diffusion de ses premiers travaux : « étudier les noirs, ce n'est pas de l'anthropologie (estudiar negros no es antropología) ». Alors que l'indien – catégorie souvent naturalisée – était défini comme l'objet des politiques de métissage puis de reconnaissance de la différence et qu'il incarnait la seule altérité intégrée dans le projet national, le statut des « populations noires » était ambigu, entre invisibilité et stigmatisation, entre paradigmes de l'altérité et du même, entre endogénéité et extériorité. C'est finalement la compréhension – bien plus que la résolution – de cette ambiguïté qui va guider en grande partie ma démarche de recherche.

Mon parcours se situe au cœur de ces transformations du champ scientifique, mon objet (le « noir », la « race », le « métissage ») passant d'un statut illégitime à celui de symbole d'un renouveau de la recherche française intégrant les apports des études subalternes, des approches postcoloniales et de l'histoire atlantique. Il s'inscrit dans l'émergence d'un champ de recherche, d'un point de vue scientifique et institutionnel, qu'il contribue ainsi à éclairer par un regard personnel. Il ne s'agit pas ici de construire *a posteriori* une trajectoire linéaire mais bien de mettre l'accent sur les croisements et contradictions qui la nourrissent, de dévoiler l'envers du décor pour mieux comprendre les errements individuels, les options théoriques, les contraintes institutionnelles. Marquée par la circulation des concepts et par ma propre mobilité en France et en Amérique latine, à l'intersection des Amériques noires, du Black Atlantic, des blackness studies, des estudios afroamericanos, ma recherche emprunte à ces différents courants, tout en s'en distinguant par sa situation toujours à la

marge, intermédiaire. Ce texte est écrit à la première personne et prend la forme d'un essai sur ma trajectoire scientifique, tant intellectuelle qu'institutionnelle ; exercice réflexif échappant aux normes habituelles des écrits académiques, il prend le parti de ne mentionner aucune référence bibliographique. Il fait la part belle aux décisions personnelles tout en s'inscrivant dans une démarche ancrée dans des dynamiques collectives et dont l'issue et les enjeux étaient souvent loin d'être conscients.

Je reviendrai ici sur la construction de mon objet de recherche, objet qui se précise, se transforme, m'échappe parfois. Or mon parcours se situe également dans un contexte de remise en cause d'une hégémonie scientifique qualifiée d'« occidentale », qui interroge directement la place du chercheur sur des terrains « lointains ». En ce sens, cette lente construction d'un objet est indissociable de la définition d'une pratique de recherche, en termes de « recherche au Sud », « en partenariat », « pour le développement », autant de qualificatifs à la fois problématiques et marquant – c'est en tout cas une posture que je souhaite défendre ici – l'originalité des travaux menés au sein de l'Institut de Recherche pour le Développement (IRD). Au-delà de son association au (néo)colonialisme et à une « culture orstomienne », la recherche en partenariat au Sud est traversée, plus que d'autres, par les interpellations sur son statut et par la réflexion critique sur l'histoire d'une institution mais aussi des virages, reconfigurations, doutes de ses chercheurs pour construire une « science décolonisée ». Sans être une « autre recherche », la recherche au Sud s'appuie, dans sa mise en œuvre quotidienne, sur des activités et des objectifs qui la distinguent ; c'est aussi ce que je voudrais donner à voir au travers de ma trajectoire personnelle. Tout au long de cette réflexion, je ne séparerai donc pas problématique scientifique et mise en œuvre de la recherche, objet et pratique, et essaierai de montrer comment ils s'alimentent l'un l'autre.

Ce parcours est ancré dans ma participation à de nombreux programmes de recherche, à des équipes, des institutions, en France, en Colombie, au Mexique et au Belize (dont on trouvera le détail dans le CV qui accompagne ce dossier). Il est également le résultat de rencontres, avec des personnes qui me resteront inconnues ou deviendront des « amis pour la vie », avec des chercheurs, avec des collègues. Je remercie sincèrement Jérôme Monnet, Françoise Dureau, Vincent Gouëset, Olivier Barbary pour m'avoir transmis leur savoir-faire, comme une compétence de recherche en actes. Le nom d'Odile Hoffmann reviendra fréquemment dans ces pages tant elle a inspiré ma démarche, stimulé ma réflexion, faisant de la recherche une dynamique collective créative ; elle m'a aussi ouvert les portes de nouveaux terrains et de nouvelles collaborations. Ce mémoire est une façon de la remercier.

De Roatan à Cartagena : « devenir chercheure » ici et là-bas (1996-2000)

Les prémices de la construction de mon objet de recherche sont antérieures à la définition d'un projet de recherche, antérieures même à mon choix de m'orienter vers la recherche. J'avais décidé de suspendre pour un temps mes études et de partir au Honduras, alors que je venais de passer l'agrégation de sciences sociales et qu'il me manquait une année pour achever ma scolarité à l'ENS Cachan. Je souhaitais à la fois « prendre la tangente » par rapport à des études et une carrière qui me semblaient – à tort – toutes tracées et « aller voir

ailleurs », tout en me méfiant de l'exotisation propre à une telle démarche. Après des séjours en Argentine et à Cuba², je faisais route vers le Honduras. Je savais que je ne trouverais ni grande civilisation indienne ni mouvement révolutionnaire au Honduras, qui n'était connu que pour une improbable guerre du football avec le Salvador ou ses fruits exotiques exportés par les multinationales étatsuniennes (l'ouragan Mitch n'était pas encore passé par là). Après plusieurs mois dans une ONG travaillant avec les enfants des rues de la capitale, j'avais connu – et vécu comme un choc quotidien – un concentré de misère, de violence, d'existences brisées, mais aussi de capacité de résistance et de joie de vivre ; j'avais aussi expérimenté, en pratique, les effets de la corruption de l'administration, de l'instrumentalisation de l'humanitaire, des rapports de domination naturalisés. Des amis me proposèrent alors de prendre quelques jours de vacances chez de lointains parents sur l'île de Roatan, appartenant aux îles de la Baie, au large de la côte Caraïbe du Honduras ; ces quelques jours se transformèrent en un séjour de 8 mois. Je fus bien souvent tentée par d'autres voies que celle de la recherche... mais ne résistai pas à la fascination de comprendre cet univers caribéen à la fois segmenté et globalisé. Je découvris la construction nationale vue d'une de ses marges, l'histoire de la colonisation britannique et des rivalités entre puissances européennes dans l'espace Caraïbe, l'incroyable richesse des migrations dans la région, les effets de la mise en tourisme, etc., autant de questions qui, sans que je le sache alors, allaient accompagner mon parcours de recherche. J'avais pour voisins, dans la capitale de l'île Coxen Hole puis dans le petit village de Flowers Bay, des descendants d'esclaves et des descendants de maîtres, tous originaires des îles Cayman et ayant migré à Roatan après l'abolition de l'esclavage dans les colonies britanniques (1833). Je me rendais aussi compte avec étonnement que les tensions les plus fortes touchaient les populations noires elles-mêmes, Garifunas et Créoles, ou que le statut de colonisateurs, plus qu'aux entrepreneurs touristiques étatsuniens, était réservé aux Honduriens sans ressources venus du continent à la quête d'un emploi, d'un lopin de terre ou d'un peu moins d'insécurité. Sans internet, sans bibliothèque, ce sont avant tout des récits oraux, recueillis d'un bout à l'autre de l'île, complétés par la suite par la découverte des écrits de William Davidson, qui constituent les premiers fondements de mes orientations de recherche ultérieures. De fait, je participais alors aux premières activités d'une organisation naissante, The Native Bay Islanders Professional and Labourers Association (NABIPLA), qui tendait à faire émerger une prise de conscience sur le statut des « noirs créoles » notamment en termes d'accès aux ressources économiques³.

Revenue en France, quelque peu déboussolée par ce premier grand écart et surtout par ce premier « retour », que j'espérais alors bref, je fus rappelée à l'ordre par la directrice du département sciences sociales de l'ENS Cachan, condamnant ce « temps perdu » et soulignant mes engagements vis-à-vis de mes professeurs et de l'Etat. Ce décalage a fortement marqué ma pratique de recherche, tout d'abord du fait d'un sentiment

² Le premier fut réalisé dans le cadre d'un stage dans la librairie française de Buenos Aires, le second inspira mon mémoire de maîtrise de sociologie, sous la direction de Carmen Bernand à l'Université de Nanterre, sur « L'analyse des discours politiques de Fidel Castro » (1993). Outre ma première rencontre avec l'« américanisme » grâce à Carmen Bernand, ce mémoire a grandement bénéficié du cours de philosophie politique d'Etienne Tassin donné à l'ENS Cachan.

³ Plusieurs années plus tard, je rencontrai une jeune chercheuse allemande qui avait inclus NABIPLA dans la liste des organisations noires de la Caraïbe qu'elle se proposait d'étudier dans sa thèse portant sur les formes de mobilisation et contestation ethnique afro-américaine.

d'illégitimité (l'Amérique latine et, pire encore, la Caraïbe plutôt que la France, les questions raciales et ethniques au lieu des « vrais » sujets socio-économiques, les populations noires au détriment des indiens), puis d'une volonté de dépasser les clivages (ou l'ignorance) professionnels, disciplinaires et géographiques. A l'époque, je me « rachetais » en étant accueillie dans un DEA de sociologie politique nouvellement créé entre l'ENS Cachan et l'Université Paris 1. Mon mémoire⁴, sur le droit d'ingérence et la vocation des médecins s'engageant dans l'humanitaire, mélange de genre non maîtrisé entre recherche et essai, entre analyse et réquisitoire, entre savoir et introspection, inspiré de ma propre expérience dans une ONG humanitaire, montrait mon incapacité à concilier logique universitaire et terrains lointains, démarche de recherche et engagement dans l'action. Je découvris aussi les limites de l'implication du chercheur sur son propre terrain ou dans son propre objet, questionnement récurrent par la suite face à des acteurs ethniques en quête de légitimation et des collègues latino-américains privilégiant une approche centrée sur l'auto-analyse.

Ce n'est qu'avec le doctorat que j'ai pu dépasser ces contradictions, d'abord parce que j'obtins un financement du Ministère de l'éducation nationale (AMN) pour travailler en/ sur l'Amérique latine, ensuite et surtout parce que je me « pris au jeu », j'appris à « être chercheuse », entrai dans mon rôle et me construisis aussi une légitimité. Mon projet de thèse portait initialement sur la non-violence et les droits de l'homme en Colombie, sujet et pays jugés alors plus « sérieux » qu'un éventuel prolongement de mon expérience hondurienne. Après quelques jours à Bogotá, des discussions avec les chercheurs du IEPRI (Instituto de Estudios Políticos y Relaciones Internacionales) et du CINEP (Centro de Investigación y Educación Popular), je me rendis compte de la difficulté de la tâche, voire de sa dangerosité⁵. Je me retrouvais sans sujet, tout en bénéficiant d'un financement ; en Colombie, mais avec un retour en France proche (mon statut de monitrice m'a amenée, pendant trois ans, à combiner semestres de cours à l'Université de Toulouse le Mirail et semestres de terrain en Colombie). Or le milieu des années 1990 coïncidait avec une mobilisation inédite des populations noires en Colombie, qui s'exprimait dans des textes législatifs (Constitution de 1991, Loi 70 de 1993), dans des revendications associatives et plus généralement dans des débats sur l'identité nationale. C'était aussi l'émergence du champ des « études afroaméricaines », au sein d'institutions aussi prestigieuses que l'Instituto Colombiano de Antropología e Historia (ICANH), l'Universidad Javeriana ou l'Universidad Nacional et même dans le cadre d'un programme de recherche français⁶ de l'IRD, dont je découvris l'existence.

Il devenait désormais « légitime » de proposer une thèse sur les « populations noires » et même de faire de la catégorie « noir » mon objet de recherche. Je décidai alors de partir pour la côte Caraïbe colombienne, à la fois pour prolonger/ approfondir ce que j'avais entraperçu à Roatan et pour prendre le contre-pied des travaux émergents à l'époque,

⁴ « La carrière de médecin humanitaire : le cas de Médecins du Monde », sous la direction de Daniel Gaxie, Université Paris I, 1996.

⁵ Ce questionnement n'était néanmoins pas complètement absurde puisqu'une thèse de doctorat fut soutenue à l'EHESS quelques années plus tard sur ce thème.

⁶ « Urbanisation, migrations et identités des populations afrocolombiennes dans le pacifique sud-occidental », coordonné par Fernando Urrea et Michel Agier, Universidad del Valle-IRD, 1996-2000, auquel participaient également Odile Hoffmann et Olivier Barbary.

centrés sur le Pacifique. Loin d'être un choix scientifique assumé, cette décision répondait plutôt à une tendance à préférer me situer à la périphérie, géographique et intellectuelle, à la marge des courants d'étude dominants, en posant un regard distancié et décalé, posture qui m'amènera à Cartagena, Chetumal et Nice.

J'appris alors avec profit ce que signifiait l'expression « se perdre sur le terrain » et parcourus toute la côte, de Riohacha à Cartagena en passant par Santa Marta, Barranquilla ou des petits villages. Je rencontrai les représentants locaux de l'association Cimarrón, une des plus anciennes organisations noires du pays, dont j'avais connu le charismatique président, Juan de Dios Mosquera, à Bogotá. Partie en quête de ce « tournant multiculturel » et du « boom » des revendications noires, je découvrais que ces organisations se réduisaient à deux ou trois membres, qu'elles étaient très peu actives et pratiquement inconnues. Enchaînant observations, discussions, entretiens informels, lectures, je menais une quête désordonnée et passionnée, et commençais à jouer mon rôle et à le prendre au sérieux. A Cartagena, une certaine évidence s'imposa, qui contrastait avec les découvertes, incertitudes et remises en cause qui caractérisaient mes premières semaines en Colombie. D'abord parce que mes interlocuteurs, tout au long de la côte Caraïbe, avaient bien préparé le terrain, en me confiant que c'était à Cartagena que je rencontrerais les « vrais noirs ». Ensuite parce que la ville avait été un des principaux ports esclavagistes de l'Amérique coloniale et que ce passé était encore largement visible dans son architecture, sa population, ses relations sociales, même si le récit officiel avait jusqu'alors minoré la place de l'esclavage et des populations noires dans l'histoire locale. Enfin parce qu'un courant universitaire, autour d'Alfonso Múnera, Sergio Solano, Jorge Conde, tous enseignants à l'Universidad de Cartagena et à l'Universidad del Atlántico à Barranquilla, tendait précisément à produire un nouveau savoir qui donnait le premier rôle aux secteurs populaires, majoritairement noirs et mulâtres. Savoir qui, comme je le comprendrais par la suite, n'était pas sans coïncidence avec les approches en termes de multiculturalisme et de reconnaissance de la différence, mais s'en distinguait également par son insistance sur les catégories et situations intermédiaires : le « mulâtre » plus que le « noir », l'entre-deux Andes/ Caraïbe plus que la nation.

Pourtant, les « vrais noirs » de Cartagena continuaient à se dérober et à me conseiller de continuer mon chemin vers le Pacifique, où je rencontrerais enfin des « communautés noires », ou vers le village de Palenque de San Basilio, à quelques kilomètres à l'intérieur des terres, refuge de noirs marrons depuis le 18^{ème} siècle, qui allait devenir patrimoine mondial de l'UNESCO en 2005. De fait, les options prises lors de mon premier séjour en Colombie m'entraînaient vers une situation délicate dans laquelle mon sujet portait sur les « populations noires » alors que mes interlocuteurs, que j'identifiais naïvement comme « noirs », m'affirmaient de façon catégorique qu'il n'y avait pas de noirs à Cartagena. Encore une fois, je me retrouvais sans objet de recherche... Puis, petit à petit, plus que d'être en mesure de définir, de façon consciente, cet objet de recherche, j'ai eu l'impression que celui-ci s'imposait à moi. Je me trouvais dans une sorte de fuite en avant dans laquelle un premier refus, non justifié scientifiquement, de suivre les chemins battus, me conduisait à une déconstruction sans limite, sans aucune possibilité de revenir en arrière ni même de m'arrêter : puisque les personnes que je considérais comme noires ne se désignaient pas comme telles, il me fallait entrer dans une remise en cause de la catégorie « noir », pour moi, pour mes interlocuteurs, maintenant, hier, dans différentes situations. Et, au-delà,

poursuivre ce travail de déconstruction à toutes les catégories d'appartenance⁷. Dans ma soutenance de thèse, j'empruntais à Roger Bastide la notion de « sociologie des gouffres » pour tenter de décrire l'angoisse de l'apprentie chercheur face à un objet qui refusait à se laisser appréhender comme tel. Roger Bastide parlait en effet de séduction des gouffres pour caractériser sa pratique, lorsqu'il franchissait les frontières de l'altérité et les règles de la méthode scientifique, au point d'être accepté par les membres d'un candomblé yoruba et de partager leur expérience du sacré. Sans aller jusque-là, il me semblait que je devais mettre à distance – jusqu'à quel point ? – ma propre socialisation, afin d'atteindre les logiques et normes d'action de mes interlocuteurs. Ma démarche s'ancrait ainsi dans une réflexion théorique plus ancienne qui m'avait amenée à faire un mémoire de maîtrise de philosophie⁸ sur Wilhelm Dilthey et sur la distinction opérée par le romantisme allemand entre sciences de l'esprit et sciences de la nature, entre compréhension et explication. J'avais notamment centré ma réflexion sur sa notion d'empathie et sur la définition des sciences humaines dans une démarche herméneutique. Il ne s'agissait pas de se convertir à une religion comme dans le cas de Bastide, mais de se mettre à la place de l'autre dans un objectif de production de connaissances, de trouver la bonne distance entre engagement et objectivation.

Je reprenais à Everett Ch. Hughes ses propos sur la place du chercheur non pas comme un ajout, une option reléguée aux annexes mais comme constitutive de la recherche, de sa démarche et de sa présentation. L'enjeu n'était pas seulement de s'interroger sur les conditions qui rendaient possible la recherche de terrain mais d'analyser les effets de la position du chercheur sur la collecte de données. Il ne s'agissait pas alors d'affirmer qu'il existerait un discours scientifique, dépassant la multiplicité des expériences quotidiennes dans un cadre objectif, mais de tendre vers une moindre dépendance à l'égard des points de vue socialement constitués, en particulier ceux qui s'imposent d'eux-mêmes. Bref cette douloureuse construction d'un sujet de thèse, cette fuite en avant sur le terrain, cette mise en cause de mes préjugés constituaient finalement le début de mon apprentissage de la recherche.

Simultanément, cet apprentissage était, indissociablement, une expérience de socialisation aux normes propres à Cartagena, dans un va-et-vient permanent entre intériorité et extériorité, entre incorporation et distance⁹. Pour Hughes, la recherche est une forme d'apprentissage de la vie en société allant au-delà de la seule dimension scientifique, le travail de terrain est un processus de socialisation réfléchi dont l'écriture doit rendre compte. En ce sens la recherche fut pour moi, en premier lieu, un apprentissage de la vie

⁷ Ce n'est qu'au moment de l'écriture que j'ai découvert, dans « le Poutignat et Streiff-Fénart », que cette dénaturalisation des identités fondait une approche théorique de l'ethnicité (et encore bien des années plus tard que j'ai côtoyé leurs auteurs au sein de l'URMIS).

⁸ « La théorie de la compréhension chez Wilhelm Dilthey » sous la direction de Raymond Boudon, Université Paris IV, 1993. Mon mémoire s'est particulièrement enrichi de ma participation au séminaire « Herméneutique et traditions savantes », coordonné par Heinz Wismann, 1992-93 (EHESS-Ulm) déterminant dans mon appréhension de la démarche scientifique, tant dans mon rapport au terrain que dans le sentiment d'inaboutissement d'une réflexion théorique déconnectée d'un ancrage empirique.

⁹ La revue culturelle *Noventaynueve* résumait ce statut dans le titre d'un entretien me qualifiant de « ni touriste ni habitante de Cartagena (*cartagenera*) » (No. 5, décembre 2004), renvoyant à mon décalage par rapport aux deux catégories bipolaires d'identification en termes d'extranéité et d'appartenance à Cartagena.

dans une société « autre » pour paraphraser Hughes ; et je n'aurais sans doute pas fait de recherche si elle n'avait pas également signifié « départ », rencontre, perte de repères. Au moment où l'anthropologie s'intéressait au « proche », au « présent », au « complexe », j'avais l'impression que ma thèse de sociologie m'emmenait au contraire vers un ailleurs, certes en partie familier mais surtout étranger, certes « contemporain » mais aussi distant. Pas de « grande coupure », pas d'altérité parfaite, pas d'ailleurs exotique à Cartagena, mais pas non plus « le même » : c'est aussi dans cet entre-deux entre « ici » et « là-bas », entre « nous » et « eux » que s'inscrit mon parcours, ces catégories étant à la fois relativisées et réactivées en permanence. Sans le savoir, je découvrais aussi dans ce va-et-vient un des traits caractéristiques de cette « recherche pour le développement » que je n'identifiais pas alors en tant que telle.

Une microsociologie du métissage au croisement de plusieurs champs de recherche (1996-2000)

Ma thèse¹⁰ se situe, je l'ai dit, dans un contexte particulier, celui de l'affirmation du multiculturalisme, dans les années 1980-90, dans plusieurs pays d'Amérique latine. Le métissage devenait alors un « mythe » synonyme d'homogénéité et d'invisibilité – critique sur laquelle je serai amenée à revenir tout au long de mes recherches – et devait laisser place à un nouveau modèle de société passant par l'affirmation et la valorisation des spécificités ethniques. Pourtant à Cartagena et dans la région Caraïbe, je n'observais pas cette substitution du multiculturalisme au métissage mais bien plutôt la coexistence de logiques sociales de gestion de l'altérité en apparence contradictoires, voire même une porosité des frontières identitaires ne correspondant pas à la fixation des appartenances liée au nouveau cadre multiculturel. De fait, bien plus qu'une revendication d'altérité, les habitants de Cartagena me semblaient faire preuve d'une volonté d'intégration nationale dans l'égalité (régionale, culturelle, économique) et de neutralisation des marqueurs de différence. Si la reconnaissance de la différence faisait déjà l'objet de nombreuses études dans le cas des populations indiennes, la question du statut des « populations afro-américaines » était encore largement incertaine, tant d'un point de vue de la mobilisation d'organisations, de la normativité politique que des travaux de recherche. Le « noir » n'était pas considéré comme un « autre » et il n'était pas non plus tout à fait le « même ».

Les frontières entre aires culturelles, disciplines et domaines de recherche étaient encore bien prégnantes et il a m'a fallu emprunter à plusieurs champs qui ne dialoguaient pas entre eux. L'article « La compétence métisse. Chicago sous les tropiques ou les vertus heuristiques du métissage » (également publié en Colombie dans la revue de l'ICANH)

¹⁰ Soutenue en novembre 2000, au sein du Groupe de Recherche sur l'Amérique Latine (GRAL), à l'Université de Toulouse le Mirail, sous le titre : « Le métissage dans la ville. Apparences raciales, ancrage territorial et construction de catégories à Cartagena (Colombie) » (directeur : Yvon Le Bot, jury : Chantal Bordes-Benayoun, Christian Gros, Odile Hoffmann, Jérôme Monnet). Elle a été publiée en espagnol et en français : *Identidades a flor de piel. Lo 'negro' entre apariencias y pertenencias: mestizaje y categorías raciales en Cartagena (Colombia)*, Bogotá, IFEA-ICANH-Uniandes-Observatorio del Caribe Colombiano, 2003 ; *Métissage et multiculturalisme en Colombie. Le "noir" entre apparences et appartenances*, Paris, L'Harmattan, collection Connaissances des Hommes, IRD, 2004.

constituait une première tentative pour concilier ces courants multiples et abordait un questionnement qui deviendrait récurrent tout au long de mon parcours, celui de la circulation et de l'appropriation des catégories. Je n'arrivais pas à me satisfaire des courants d'étude dont j'étais censée m'inspirer : les travaux sur le métissage en Amérique latine en faisaient une illusion, un leurre ou au contraire une utopie, un horizon ; les « études afroaméricaines » se concentraient sur des logiques d'ethnisation absentes à Cartagena ou transposaient à l'Amérique latine des termes (« noir », « race ») forgés aux Etats-Unis ; les recherches sur la France liaient ethnicité et migration et n'abordaient pas – pas encore – la question des politiques de la différence. Dans cet article, j'ai repris les concepts développés par les chercheurs de la tradition de Chicago et interrogé la portée de leurs analyses appliquées à l'Amérique latine. Je me suis notamment intéressée à la thèse de doctorat de Donal Pierson, étudiant de Robert Park à l'Université de Chicago. Pour Pierson, les conflits, à Salvador de Bahia, au Brésil, prenaient la forme d'antagonismes de classes et non d'antagonismes raciaux. L'interprétation de Pierson s'appuyait sur une conception de la race (groupe pour soi et en soi) et des relations raciales (interactions qui aboutissent à un « problème racial ») ancrée dans le cadre socio-historique propre aux Etats-Unis. Le problème n'était pas tant que ces catégories soient socialement situées, elles le sont toutes, mais qu'elles soient appliquées, en tant que catégories pratiques et scientifiques, dans d'autres cadres socio-historiques comme si elles étaient objectives et universelles. Aussi bien le texte de Pierson inaugurerait-il une opposition durable, dans le champ de la recherche, entre un modèle bipolaire et ségrégationniste étatsunien et un modèle du continuum racial et de l'intégration en Amérique latine ou même un « impérialisme scientifique » théorisé par Pierre Bourdieu et Loïc Wacquant.

Au-delà d'une réflexion sur l'apparition et l'utilisation des catégories, je souhaitais également identifier des outils d'analyse pertinents pour l'étude du métissage. Or il me semblait que plusieurs concepts développés par les chercheurs de la tradition de Chicago – en particulier ceux d'homme marginal, de dilemme de statut, de distinction stigmatisé/stigmatisable – pouvaient être utilisés en Amérique latine, afin d'appréhender ce métissage que Pierson avait réduit à une dilution de la question raciale dans des enjeux de classe sociale. Il fallait alors y avoir recours exclusivement en tant que catégories analytiques pour tester leur valeur heuristique dans d'autres contextes.

Dans ce cadre théorique et méthodologique, ma thèse reposait sur trois questions centrales : comment les acteurs produisent-ils des catégories d'identification dans un contexte de métissage ? Comment les catégorisations raciales et ethniques interviennent-elles dans la façon dont les individus évaluent, qualifient et identifient l'autre dans l'interaction ? Quelles sont les modalités de la coprésence et de la rencontre dans un cadre urbain d'individus aux apparences raciales différentes ? Ces trois dimensions ont été étudiées dans quatre situations qui rendent compte de la diversité des expériences urbaines et des trajectoires individuelles, et placent l'analyse sur des scènes régies par des déterminants structurels différents : concours de beauté et image que la ville donne d'elle-même, ethnisation d'une partie de la population de Cartagena, étiquetage racial des chanteurs et amateurs de musique *champeta*, marronnage identitaire des militants d'associations.

Alors que les frontières identitaires étaient floues et les catégories d'appartenance évanescentes, je me suis appuyée sur une ethnographie urbaine ancrée dans une perspective

de situationnisme méthodologique. M'inspirant largement de Goffman, j'appréhendais la société comme une multitude de scènes, sur lesquelles les acteurs donnaient à voir – ou pas – des identifiants de rôle. Il s'agissait d'analyser comment ces signes étaient exhibés ou neutralisés puis interprétés. J'ai voulu montrer que le métissage, non pas en dépit des imprécisions et ambiguïtés relevées par ceux qui l'ont étudié, mais du fait même de ces imprécisions et ambiguïtés, était un objet pertinent de l'analyse sociologique et anthropologique et rendait inévitable une réflexion sur la construction des catégories sociales et scientifiques. Il apparaissait comme un processus mettant en cause toute tentative de classement social et scientifique, comme une pratique subversive de toutes les catégories. Il incitait à ne plus isoler le noir du blanc, l'identité de l'altérité, et invitait au contraire à substituer le « et » au « ou », la coexistence à la distinction, à se positionner sur la frontière, dans le va-et-vient (on pense bien sûr à l'homme marginal de Simmel repris par Park, mais aussi à la double conscience de Du Bois ou au principe de coupure de Bastide).

J'ai ainsi défini la notion de compétence métisse comme une capacité à connaître, mobiliser, appliquer les règles et les valeurs propres à chaque situation, à passer d'un cadre normatif à un autre, à définir son rôle et celui des autres de façon interdépendante. Il apparaissait alors que les formes concrètes de la négociation dans les situations de contact n'étaient pas seulement liées à l'identité sociale et culturelle des individus mais à leur capacité d'évaluer les paramètres de l'interaction, de mobiliser les normes appropriées et de réaliser une performance adaptée. A travers leur compétence, les individus engagés dans l'interaction savent repérer dans le contexte les indices permettant de hiérarchiser les engagements et les pratiques, cadrer les attentes en s'appuyant sur l'expérience antérieure et évaluer les ressources disponibles pendant l'action. La compétence métisse correspond à cette capacité à jouer avec la couleur et sa signification, à contextualiser les apparences raciales pour s'adapter aux situations, à passer d'une norme à une autre. Cette capacité ne se déploie pas dans un espace social sans règles, sans contrainte, sans déterminants : précisément, elle repose sur la faculté de connaître et d'adapter les codes. La compétence métisse mobilise à la fois la présentation de ce qui est donné à lire plus ou moins intentionnellement à l'autre et l'attribution à autrui d'un statut et d'attentes relationnelles. Elle repose sur l'interprétation mutuelle de signes perçus et sur le partage de présupposés cognitifs, conventionnels et vulnérables.

Un deuxième concept est venu éclairer l'analyse de la gestion quotidienne des catégorisations raciales à Cartagena, celui de convention d'évitement définie comme un contournement de la question raciale, s'appuyant sur l'activation des ajustements nécessaires pour se soustraire à l'affrontement, éviter les situations d'embarras, pour soi et pour autrui. Dès lors que les comportements sont normés, que les règles sont supposées familières, les attentes elles-mêmes sont sans surprises. L'absence de conflit dans les relations sociales à Cartagena ne signifiait pas absence de différenciation raciale ; au contraire, elle supposait que cette classification était suffisamment connue et acceptée. Plus que d'« invisibilité », terme couramment utilisé dans les études afrocolombiennes, je parlais de convention d'évitement afin d'insister sur le fait que la désignation identitaire n'était pas à sens unique : l'invisibilité du « noir » renvoyait aussi bien aux stratégies des individus « blancs » qu'à celles des individus « noirs ».

Une autre dimension de cette approche a été celle de la place accordée au rôle des apparences raciales dans les mécanismes de l'identification de soi et des autres, au rebours des travaux de l'époque sur une supposée « identité » noire, blanche ou métisse¹¹. Je souhaitais insister sur le fait que « noir » est une désignation, situationnelle et relative, basée sur l'apparence, contribuant à l'identification d'un individu dans l'interaction. Goffman l'a bien signalé : « la nature la plus profonde de l'individu est à fleur de peau » (1973 : 338), expression que je retenais pour le titre de la publication de ma thèse en espagnol. Je m'intéressais à la façon dont les individus perçoivent leurs apparences mutuelles, en combinant évaluation individuelle et mobilisation des normes sociales. Des imprécisions de ces processus, les individus tirent leur capacité à modifier leur présentation, à négocier les attentes réciproques, à s'adapter à une situation particulière. Les traits raciaux constituent autant d'éléments de répertoire pour l'individu qui tâche de se trouver un rôle dans les péripéties de l'existence, et autant de facteurs de décision pour les autres, qui s'efforcent de lui en assigner un. Il ne s'agissait donc pas d'aller chercher la vérité au-delà de ce qui se voyait, mais de découvrir la profondeur de la superficialité, en s'intéressant aux apparences dont la gestion repose sur la capacité des individus à qualifier la situation, à répondre aux attentes et à se positionner soi-même, à interpréter les conventions de la rencontre et à mobiliser un savoir socio-historique souvent diffus et implicite.

Finalement, le métissage, dans cette logique, ne signifiait pas absence de racisme : il supposait au contraire un mélange de discrimination et d'intégration, s'appuyant sur l'usage social des catégories raciales et non sur leur effacement. Le métissage ne saurait être perçu comme une négation du racisme : il n'élimine pas le stigmat racial mais permet de s'en accommoder. C'est ainsi que j'interprétais l'absence à Cartagena (et ailleurs en Amérique latine), jusqu'à une période récente, d'organisations politiques noires, même après l'introduction officielle d'idéologie et politiques multiculturelles. De fait, il était plus facile d'échapper au stigmat en se faisant passer pour « moins noir que l'autre », dans le discours et la pratique, qu'en militant pour une hypothétique « cause noire ». Le métissage n'était plus un « mythe » qui, sous couvert de démocratie et d'homogénéisation, cacherait un ordre racial hiérarchique : il correspondait à une forme de classement socio-racial, qui ne supprimait pas les rapports de domination mais permettait, parfois, de s'en accommoder ou de les contourner.

Une autre pratique de la recherche ? (2000-2006)

Après la soutenance de ma thèse, conclue en tant qu'ATER à l'Institut des Hautes Etudes de l'Amérique Latine, IHEAL (1999-2001), je suis passée d'un statut de doctorante travaillant principalement de façon individuelle¹² à un poste de pensionnaire de l'Institut

¹¹ Nous avons ainsi organisé, avec O. Hoffmann, un séminaire sous le nom de GRAPPA, Groupe de Recherche sur les Apparences et les Appartenances dans les Amériques (IHEAL, 2000-2001).

¹² Alors que mes collègues de l'UFR de sociologie de l'Université de Toulouse le Mirail faisaient preuve à l'égard de mon sujet de thèse d'une certaine incrédulité, j'ai eu la chance d'être intégrée au programme PRISMA (Processus d'Identification Socio-spatiale dans les Métropoles des Amériques. 1998-2001) coordonné par Jérôme Monnet (Université de Toulouse le Mirail, avec le soutien de l'Institut Universitaire de

Français d'Etudes Andines (IFEA, Bogotá) en 2001-2002 puis de chargée de recherche à l'Institut de Recherche pour le Développement (IRD) à partir de novembre 2002. Or si, durant ma thèse, j'avais construit mon objet de recherche dans une logique d'inscription dans le champ universitaire français, j'apprenais désormais que « travailler avec », en particulier « travailler avec des collègues du Sud », avait des conséquences directes sur la pratique de la recherche, la diffusion des connaissances et même la définition des thématiques. Les expressions « Nord-Sud », « recherche au/avec/sur le Sud », « recherche en partenariat », « recherche pour le développement » ont donné naissance à de nombreuses études. Je reviendrai plus loin sur ma participation à ces réflexions théoriques, mais souhaite dans un premier temps donner quelques éléments réflexifs sur mes premières expériences.

Dans un projet de coopération scientifique entre le Nord et le Sud j'essayais de lister et analyser les enjeux au cœur de la vocation même de l'IRD : quelles formes de production des savoirs, au Nord comme au Sud ? Quelle demande émanant des pays du Sud ? Comment instaurer un partenariat équilibré ? Quelle diffusion des résultats de recherche ? La recherche commençait à se déclinier en « nous », avec un projet personnel conçu comme un élément parmi d'autres et dans une logique de complémentarité. Je me rendais compte également que mon rapport à la recherche devenait plus « professionnel », dans le sens de l'apprentissage, la mise en œuvre et la reproduction des normes et usages associés à une pratique institutionnelle. J'appréhendais alors la recherche comme un métier et non plus comme une forme de socialisation. En outre, la définition même de mes objets de recherche n'était plus seulement guidée par une logique scientifique mais répondait à une démarche impliquée (plus qu'appliquée) dans un cadre institutionnel et de partenariat.

J'ai tout d'abord été amenée à me positionner, en Colombie, en tant que chercheuse d'une institution connue localement (IFEA) puis au sein de laquelle je commençais ma carrière (IRD). Bien malgré moi, il me fallait me situer professionnellement : en Colombie, *investigadora* prêtait à équivoque, *socióloga* faisait de moi une marxiste, j'optais le plus souvent pour *antropóloga* ; m'ancrer spatialement : le bureau de l'IFEA à Bogotá côtoyait l'Ambassade, à l'Université de Cartagena, nous avons créé la première *Oficina de investigación* de l'université ; représenter une institution voire un pays. L'IFEA dépendait alors exclusivement du Ministère des Affaires Etrangères (il est depuis devenu une UMIFRE liée au CNRS), l'IRD du Ministère des Affaires Etrangères et du Ministère de l'Education Nationale. Je découvrais aussi le poids des tutelles politiques et administratives sur le fonctionnement et l'orientation des institutions de recherche¹³.

Les relations personnelles, bien souvent autant amicales que professionnelles, entretenues pendant ma thèse avec les collègues de l'Universidad de Cartagena et d'autres universités de la région caraïbe se transformaient en conventions de recherche, avec l'Observatorio del Caribe Colombiano, l'Universidad de Cartagena, l'Instituto Colombiano de Antropología e

France) et de participer à l'Université de Juillet sur la Caraïbe organisée par Myriam Cottias à l'Université Antilles Guyane à Fort-de France (1998).

¹³ Quelques années plus tard, je fus plus directement confrontée aux enjeux de la gestion et de l'évaluation de la recherche en devenant membre de la Commission Scientifique Sectorielle des Sciences Sociales (CSS4) de l'IRD (2007-2011) puis du Conseil Scientifique du Pôle Amérique (qui supervise l'IFEA et le CEMCA, Centre d'Etudes Mexicaines et Centre-Américaines) du Ministère des Affaires Etrangères (depuis 2013).

Historia, l'Universidad de los Andes, l'Universidad del Valle. D'électron libre (aucun de mes séjours en Colombie pendant ma thèse ne s'est accompagné d'une autorisation gouvernementale ou d'un accueil dans un établissement scientifique, procédure – que j'impose aujourd'hui à mes étudiants – que j'ignorais totalement), j'étais devenue membre de différents projets ; ma participation à ces activités a non seulement contribué à consolider ma formation de chercheuse mais a également constitué un formidable apprentissage, par l'exemple, de la recherche en partenariat¹⁴. Puis je devenais coresponsable de deux programmes¹⁵ – sur lesquels je reviendrai ultérieurement – qui devaient être validés par les instances administratives (direction/recteur, services juridiques), pour lesquels il nous fallait obtenir des financements et les gérer, etc. Je participais directement aux activités scientifiques et pédagogiques des institutions auxquelles j'étais associée : enseignements, encadrements d'étudiants, organisation de séminaires, publications collectives. Autant d'activités « ordinaires » du métier de chercheur, mais qui passaient ici par l'apprentissage d'un cadre académique autre, dans ses dimensions formelles (organisation des universités, statut des enseignants et des chercheurs, financement de la recherche, etc.) et informelles (relations avec les étudiants, échelles d'évaluation, normes hiérarchiques, etc.).

Les politiques multiculturelles entre ethnicisation et racialisation, Bogotá, Cali, agences internationales (2000-2004)

Mes premières recherches interrogeaient les dynamiques microsociales du métissage afin de comprendre l'échec relatif des politiques multiculturelles à Cartagena : il semblait alors plus facile de s'accommoder d'un ordre socio-racial hiérarchique en manipulant et négociant les catégorisations que de se revendiquer d'une appartenance ethnique, définie sur des critères territoriaux et culturels non pertinents localement. Or, avec la consolidation de politiques multiculturelles en Colombie mais aussi en Amérique latine et la reconnaissance généralisée des catégories de l'afrodescendance, il me semblait utile de poursuivre et modifier mon raisonnement, en m'intéressant aux moments et aux espaces qui voyaient l'affirmation d'une différenciation ethnique et la mise en place de politiques multiculturelles. Cartagena, en raison notamment de l'histoire de son peuplement et de son intégration nationale, constituait peut-être finalement une exception et il fallait (in)valider mes conclusions sur d'autres terrains. C'est pourquoi, après ma thèse, je décidai de changer

¹⁴ Ce fut le cas notamment au sein du Groupement d'Intérêt Scientifique (GIS) Amérique Latine « Recomposition urbaine en Amérique latine. Une lecture structurée à partir du cas colombien » coordonné par Françoise Dureau (IRD), 1999-2001 ; du programme ECOS-Nord « Bogotá et son aire métropolitaine », coordonné par Jean-Paul Deler (CNRS – Regards) et Luis Mauricio Cuervo (CIDER-Universidad de los Andes), 1999-2001 ; des programmes ECOS-Colombie « Au-delà des 'identités' : les sociétés régionales dans les nouveaux contextes politiques et migratoires » coordonné par Odile Hoffmann (IRD), 2002-2004, et « Identités et mobilités : les sociétés régionales dans les nouveaux contextes politiques et migratoires » coordonné par Odile Hoffmann (IRD) et María Teresa Rodríguez (CIESAS), 2003-2005.

¹⁵ Le premier, à l'IFEA, était intitulé « Du métissage au multiculturalisme : catégorisation, identification et territorialisation. Une comparaison entre trois villes, Cartagena, Cali et Bogotá » (2001-2002) ; le second, à l'IRD, « Identités métisses, catégories métisses dans les sociétés post-esclavagistes. La Caraïbe de la Colombie au Mexique » (2004-2006).

de terrain, en m'installant à Bogotá dans le cadre de mon post-doctorat à l'IFEA et de travailler sur Bogotá et Cali.

Le choix de Bogotá se justifiait car la ville avait connu une forte migration de population afro-colombienne et accueillait les principales organisations et administrations liées aux politiques multiculturelles. Le terrain à Cali répondait à deux logiques : il s'agissait d'une part de la capitale d'une région pacifique caractérisée par une forte présence de populations noires, je m'inscrivais d'autre part dans la continuité de plusieurs programmes entre l'IRD et l'Universidad del Valle. L'occasion m'était donnée de participer aux activités nouvelles issues de ces programmes, coordonnées par Olivier Barbary (IRD) et Fernando Urrea (Universidad del Valle) : je réalisais alors à quel point la recherche gagne à être cumulative, notamment en termes de continuité/ transformation de programmes existants au sein de l'IRD.

Mon hypothèse était que le multiculturalisme n'avait pas remplacé le métissage, mais que les deux modèles de gestion des différences coexistaient. Il me fallait ainsi étudier des modes paradoxaux de gestion des catégorisations raciales et ethniques à la fois omniprésentes et euphémisées voire niées, en appliquant ma réflexion à des terrains où les politiques multiculturelles et les mobilisations identitaires étaient significatives. Il me semblait alors nécessaire de quitter le niveau des interactions de face-à-face dans lequel s'était située ma thèse. En effet, les notions de « scènes », de « situationnisme méthodologique » m'avaient paru pertinentes pour concilier individualisme et holisme. Etudier et comparer entre elles différentes situations sociales permettaient de rendre compte des mécanismes du couplage, flou et multiple, entre ordre structural et ordre des interactions. A travers l'étude d'expériences individuelles sur des scènes différentes, ce n'était ni le vécu subjectif ni les déterminants objectifs qui étaient appréhendés, mais l'adaptation des normes sociales, la ritualisation des pratiques, la mobilisation des cadres de l'expérience. Je me rendais alors compte que les interactions quotidiennes me permettaient de mettre à jour les logiques de racialisation ou de domination dans leurs expressions, mais pas dans leur genèse et leur origine. Il me fallait pour cela me rapprocher des sources du pouvoir (Etat, institutions, élites) et de l'élaboration des normes dominantes de l'altérisation (ce que me recommandait déjà Odile Hoffmann dans le rapport de soutenance de ma thèse). De même, si je souhaitais confronter métissage et multiculturalisme, je devais aussi saisir les modalités pratiques de ce multiculturalisme, en étudiant les politiques multiculturelles et les nouveaux leaders et administrations ethniques qui les portaient. La référence au métissage semblait alors instrumentalisée, réduite à son association avec la notion d'« invisibilité », qui permettait par contraste de mieux valoriser le tournant multiculturel et légitimer ses acteurs. Parallèlement, j'observais dans le dispositif multiculturel qui se mettait en place une tendance à la reproduction des normes politiques dominantes, à la cooptation des représentants ethniques et finalement à la dissolution de la différence dans le même.

Je me suis tout d'abord intéressée à la création de deux postes réservés aux représentants afrocolombiens à l'Assemblée Nationale comme incarnation des politiques multiculturelles à l'œuvre. A travers l'étude spécifique, depuis Bogotá, des élections législatives de mars 2002, il s'agissait de comprendre la difficile mise en place d'une politique ethnique, de s'interroger sur les formes prises par la pratique du multiculturalisme et la conquête

d'espaces politiques autonomes. Mais ces élections montraient aussi l'omniprésence et l'incorporation des stéréotypes raciaux dans le discours et la pratique de ceux qui se posaient comme des agents de changement. En effet, la création et la définition d'un espace ethnique réservé, la Circonscription Nationale Spéciale, s'appuyaient sur une vision culturaliste et territoriale des « populations noires » dans laquelle les candidats avaient bien du mal à s'inscrire. Les ambiguïtés de la politique multiculturelle se confirmaient donc, dans l'inadéquation entre normes administratives et caractéristiques socio-économiques des individus auxquels elles étaient censées s'adresser. J'ai également étudié les contradictions internes aux discours et pratiques du gouvernement, à travers son Ministère de l'Intérieur, chargé d'intégrer la différence au sein de la nation, mais incapable de modifier ses normes d'action et de mettre en place de nouveaux outils de gouvernance, au-delà de l'affichage du changement. Enfin, l'analyse des résultats des élections a révélé un triple processus : faiblesse du « vote noir », notamment à destination des deux futurs députés ; renforcement des stéréotypes associés au noir (réduit aux activités sportives et musicales) ; discrédit de toute politique ethnique par ceux-là mêmes qui en ont bénéficié et sont mandatés pour la promouvoir.

J'ai aussi mené une recherche sur une caricature célèbre à Cali, notamment dans le quotidien local *El País*, la « negra Nieves », représentant une employée domestique. Blanche par son nom et noire par sa couleur, Nieves permet d'entrer dans l'analyse de la place accordée au « noir » à Cali, et à la superposition de nouvelles revendications multiculturelles au racisme quotidien et au paternalisme de l'élite. En effet, en 1997, une action en justice (tutelle) fut intentée par Pascual Charrupí, professeur à l'Universidad del Valle à Cali et représentant de la *Fundación para el Avance de la Raza Negra*, dénonçant le message raciste de la caricature. Or, si l'on constate que la presse a été unanime à défendre Nieves, tant dans les éditoriaux du principal journal local concerné que dans les lettres envoyées par les lecteurs, il est plus surprenant d'observer que les associations noires de l'époque n'ont en rien soutenu l'initiative de Pascual Charrupí. En outre, Nieves a également fait l'objet d'une autre réappropriation, venue cette fois du champ scientifique. En effet, la revue *América Negra*, principale instance de diffusion et de convergence des recherches afrocolombianistes, a consacré l'un de ses numéros à la caricature de la jeune employée domestique noire. Nieves y apparaît comme une contribution positive, permettant de sortir les populations noires de l'invisibilité qui les caractériserait. C'est ainsi à une réflexion sur les constructions multiples de la catégorie « noir » qu'invite Nieves (de même que le personnage de Memín Pingüín au Mexique), obligeant à renoncer à toute définition univoque et invariante et à prendre pour objet d'analyse non pas une supposée « identité noire » mais les mécanismes, relationnels, situationnels et partiels, d'attribution de statut, dans un chevauchement de critères raciaux et ethniques.

Les années 1990-2000 ont également vu l'émergence de la catégorie « afrodescendant » sur la scène internationale et invitaient à étudier les formes prises par l'articulation entre mobilisations ethniques nationales (ou régionales et locales) et conformation d'un espace ethnique à l'échelle mondiale¹⁶. Ma connaissance des acteurs et du cadre colombiens pouvait être mise à profit pour élargir encore mon terrain, cette fois aux agences

¹⁶ Questionnement que j'ai prolongé dans la coordination d'un numéro de la revue *Autrepart* (n°38, août 2006) sur le thème « L'ethnicité revisitée par la globalisation ».

internationales, en m'intéressant aux mesures prises par ces agences en lien avec la Colombie et au rôle qu'y jouaient les représentants des organisations afrocolombiennes. J'ai donc suivi la mission du rapporteur spécial de l'ONU sur le racisme à Bogotá et Cartagena et effectué de courts terrains à l'ONU à Genève et à la Banque Mondiale et la Banque Interaméricaine de Développement à Washington. Un moment clé a marqué la reconnaissance de la catégorie d'« afrodescendant » sur la scène globale : la Conférence mondiale contre le racisme, la discrimination raciale, la xénophobie et l'intolérance qui y est associée, organisée à Durban par l'ONU du 31 août au 8 septembre 2001. Cette globalisation des discours et des pratiques permettait à la fois aux acteurs de se réclamer d'une légitimité nouvelle sur la scène nationale, mais aussi de s'inscrire dans des logiques d'action ayant explicitement une visée globale (constitution de réseaux continentaux, participation aux activités des organismes internationaux, etc.). Le travail s'est appuyé sur une ethnographie multi-située, passant de la scène ethnique colombienne à l'apparition d'espaces à la fois globalisés et répondant aux logiques propres des institutions qui les portent. En suivant les militants ethniques colombiens dans leurs confrontations multiples, en divers lieux, aux acteurs de la globalisation, j'ai montré que la « diaspora noire » renvoyait moins à une communauté d'appartenance qu'aux mécanismes de va-et-vient entre normes d'action mobilisées, par quelques leaders, sur les scènes locale, nationale et internationale.

Retour à Cartagena : « du nouveau sous le soleil » (2004-2007)

Comme le suggère Sidney Mintz¹⁷, de nombreuses analyses portant sur la Caraïbe se présentent comme novatrices alors qu'elles ne font que décrire des processus qui existent depuis longtemps déjà dans la région. « Ce n'est pas qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil... C'est, plutôt, que nous devons poser de meilleures questions en spécifiant ce qui est nouveau sous le soleil ». Le détour par d'autres terrains me permettait de revenir à Cartagena avec un questionnement renouvelé portant sur le premier terme du binôme métissage/ multiculturalisme. En effet, la notion de métissage connaissait un regain d'intérêt, en étant désormais comprise dans un sens large de rencontres, croisements, inventions définis en termes culturels et désignés sous les termes d'hybridité ou de créolisation. Le métissage devenait une sorte d'idéal de la reconnaissance harmonieuse de la diversité, associé particulièrement à des espaces comme la Caraïbe, et que les politiques multiculturelles ne viendraient qu'institutionnaliser. Il fallait donc questionner cette nouvelle représentation du métissage, réintroduire les relations de pouvoir qu'elle tendait à effacer, étudier ses effets en termes de transformation des catégories d'appartenance.

Dans le même temps, les échanges continus avec mes collègues de l'Universidad de Cartagena m'avaient fait comprendre que leur scepticisme envers les politiques multiculturelles mises en œuvre dans le reste du pays relevait au moins en partie de leur ancrage dans la Caraïbe. Leurs travaux montraient (sans nécessairement le formuler ainsi) que l'idéologie du métissage n'avait jamais signifié intégration et homogénéisation de et

¹⁷ Sidney Mintz, 1998, "The Localization of Anthropological Practice: From Area Studies to Transnationalism", *Critique of Anthropology*, 18:117-133.

dans la région, ni en termes politiques (statut transfrontalier de la Guajira, rôle des populations noires et mulâtres, « échec de la Nation » vu de Cartagena pour reprendre le titre de l'ouvrage d'Alfonso Múnera) ni en termes culturels (la fête et la musique comme vecteurs d'expression des différences, le tourisme dans une logique d'affirmation d'identités locales sur la scène internationale). La convention de recherche « Identités métisses, catégories métisses dans les sociétés post-esclavagistes. La Caraïbe de la Colombie au Mexique », ma première en tant que chercheuse IRD, passée avec l'Observatorio del Caribe Colombiano, l'Universidad de Cartagena et l'ICANH (2004-2006), est née dans ce cadre. Il s'agissait de resituer les travaux en cours à Cartagena, alors considérés comme « hors champ », c'est-à-dire dépassés et décalés, dans le cadre théorique des recherches sur la reconnaissance de la différence (c'est aussi pourquoi la convention initiait une coopération entre l'Universidad de Cartagena et l'Instituto Colombiano de Antropología e Historia à Bogotá). Il devenait possible en retour d'éclairer les analyses sur le « tournant multiculturel » en faisant la part du nouveau et de l'ancien dans la construction sociale de l'altérité.

Dans ce cadre, ma contribution portait sur la mise en tourisme de Cartagena qui tendait à réifier, transformer, inventer des différences commercialisables pour un public extérieur. Ces différences culturelles n'étaient-elles pas des formes euphémisées de distinction raciale ? La rigidification et l'essentialisation des identités observables dans la mise en patrimoine et en tourisme ne correspondaient-elles pas au néo-racisme culturel étudié notamment par P. A. Taguieff ? En outre, la mise en scène des différences ne s'inscrivait-elle pas dans des logiques de marketing et de marchandisation qui tendaient à uniformiser les différences ? Ne produit-elle pas « a kind of difference that doesn't make a difference of any kind » pour emprunter les mots de Stuart Hall ? De l'échelle (micro)locale, je passais là aussi à une perspective plus nationale (politiques touristique et patrimoniale) et internationale (classement de l'UNESCO, visiteurs étrangers).

Cartagena était la vitrine de la Colombie, la ville touristique et patrimoniale que le gouvernement ne manquait pas d'exhiber à l'extérieur comme signe d'une sortie de la crise davantage affirmée que réelle. En ce sens, la mise en scène touristique du centre historique de Cartagena était révélatrice des mécanismes de réécriture de l'histoire de la ville, de reconfiguration des identités, de légitimation/ délégitimation de certaines pratiques et de certains acteurs. Je me suis tournée notamment vers le tourisme de croisière, qui rendait compte, de façon presque caricaturale, de la transformation du centre historique en un espace hybride entre musée, centre commercial et parc d'attraction. Suivant un parcours parfaitement chronométré, les visiteurs d'un jour collectionnaient les objets – photographies et souvenirs – qui étaient autant de preuves de leur passage dans la ville et qui devaient correspondre le plus possible à la représentation globalisée de la ville, véhiculée par les médias, les agences de tourisme, les sites Internet. Face à l'imposition d'un imaginaire dominant sur une ville réduite à son centre historique, j'ai également essayé de saisir quelles étaient les formes d'élaboration d'une contre-image venue des secteurs populaires et des vendeurs ambulants. Par la suite, en collaboration avec Christian Rinaudo (Université de Nice) et Freddy Avila (Universidad de Cartagena), l'attention s'est portée sur une autre forme de tourisme, destinée cette fois aux touristes nationaux : le tour en *chiva* (bus traditionnel coloré), qui emmène les visiteurs dans les lieux considérés importants de la ville. Un travail ethnographique nous a ainsi permis d'analyser, *in situ*, la

mise en scène de la ville : quels monuments, quels événements historiques sont présentés ? En quels termes ? Quels sont les « oublis » ? Ce travail a été poursuivi par une série d'entretiens auprès des guides touristiques pour saisir comment ils construisent un discours sur la ville, intermédiaire entre le récit historique officiel et les histoires populaires orales, entre les attentes supposées des touristes venus de l'extérieur et les contraintes de l'organisation du métier de guide.

Je me suis également intéressée à la musique, révélatrice des processus d'identification de l'autre, des croisements entre pratiques culturelles et intérêts économiques, des mécanismes de revalorisation de la Caraïbe au niveau régional et national, des chevauchements entre ancrages local, national et global. Alors que plusieurs travaux étaient en cours sur le thème de la fête¹⁸, je centrerais mon analyse sur la musique, en collaboration avec des collègues travaillant à Bogotá, Cali et sur la côte Caraïbe. Mes recherches ont porté sur un genre musical, la *champeta*, né à Cartagena et se développant avec force dans les années 1980-1990 dans les quartiers populaires de la ville¹⁹. Au cours de ma thèse, je m'étais déjà intéressée à cette musique, porteuse des mécanismes de discrimination raciale propres à la ville et, en particulier, d'étiquetage racial d'une contre-culture populaire dans un but de délégitimation. Par la suite, le succès national de la *champeta* dans les années 2000-2002, aussi soudain que de courte durée, m'a incitée à revenir sur cet objet, mais avec une problématique plus large me permettant d'analyser la transformation et la permanence des stéréotypes raciaux à l'œuvre dans cette reconnaissance nationale de la *champeta* et dans son retour à sa ville d'origine, dotée d'une légitimité nouvelle. Ce va-et-vient entre dimensions nationale et locale m'a amenée à étendre le champ de la recherche et à étudier le mouvement de globalisation de la *champeta* à travers sa diffusion en tant que « musique du monde » dans les pays du Nord. Produite à partir de morceaux de musique africaine et caribéenne, la *champeta* donnait en outre à voir un processus de relocalisation culturelle, économique, sociale d'une musique venue d'ailleurs. J'ai ainsi observé des mécanismes d'invention d'une « authenticité » africaine qui prenait des formes différentes selon qu'elle s'adressait au public de Cartagena ou de Paris, des phénomènes de circulation musicale de l'Afrique aux Amériques en passant par l'Europe et les Etats-Unis.

Mes activités de recherche ne prenaient sens que dans un échange permanent, avec les historiens membres du projet travaillant sur la dimension raciale de l'émergence de l'Etat-nation et de l'instauration de frontières régionales et nationales, avec les sociolinguistes travaillant sur les formes de désignations raciales présentes dans le langage quotidien, avec les anthropologues et musicologues travaillant sur les univers touristiques, festifs et musicaux. Je comprenais que la recherche collective était bien plus qu'une somme de projets individuels et obligeait à se confronter à d'autres objets, d'autres méthodes, voire d'autres façons de concevoir la recherche. Là encore, cette dynamique collective et ce partage des recherches en cours sont le quotidien de n'importe quelle structure de recherche

¹⁸ Ils ont donné lieu à la co-organisation, avec Edgar Gutiérrez (Universidad de Cartagena), du colloque « Jornadas de Investigación sobre Carnavales y Fiestas », les 16 et 17 août 2005 à l'Universidad de Cartagena, publié dans Edgar Gutiérrez, Elisabeth Cunin, *Fiestas y carnavales en Colombia. Entre políticas de la diferencia y puesta en escena de las identidades*, La Carreta Editorial – Universidad de Cartagena – IRD, 2006.

¹⁹ Ce fut également l'occasion de participer aux activités coordonnées par Sara Le Menestrel (CNRS) autour des musiques populaires (2004-2006).

en France. Sauf que la notion de « groupe de recherche » n'existait pas à l'Universidad de Cartagena ni même l'exercice de présentation des travaux de recherche en cours avec commentaires de collègues, toute forme de questionnement étant perçue comme une trahison. Plutôt que d'avancer « à ma façon », c'est-à-dire à partir de ma formation et en fonction des attentes propres à ma profession en France (publications, colloques, etc.), il me fallait inventer une façon de « travailler avec » mes collègues et les institutions locales.

Même mon objet de recherche se construisait ainsi différemment : il ne relevait pas « seulement » de sa pertinence scientifique, de son inscription dans les débats théoriques mais de la possibilité de « faire avec » les collègues colombiens. Pour cela, il était nécessaire de se familiariser et se situer dans les enjeux intellectuels locaux, marqués par une forte influence étatsunienne, à la fois centre d'attraction et de rejet, par l'importance d'une littérature non académique et par le privilège accordé à l'oralité ; il me fallait également comprendre la logique d'instrumentalisation politique d'une science bien peu autonome : au service de la construction nationale, des revendications de groupes minorisés, de l'hégémonie des élites locales ; enfin, j'étais amenée à m'adapter aux conditions matérielles de la recherche : pas de formation en anthropologie et en sociologie, pas de doctorat en sciences sociales à l'Université de Cartagena, prépondérance des activités de consultance ou d'expertise des collègues.

Les thèmes abordés dans mes recherches correspondaient alors à des enjeux sociaux particulièrement forts à l'échelle locale et nationale en Colombie (revendications ethniques, permanence de la discrimination raciale, développement du tourisme, etc.). En outre, les travaux de recherche étant peu nombreux à et sur Cartagena, les sollicitudes étaient incessantes pour participer à des activités culturelles, politiques, dans des espaces associatifs ou médiatiques, qui s'inscrivaient avant tout dans une logique de diffusion des connaissances scientifiques à un public non spécialiste mais généralement directement concerné par les questions traitées. Ce travail de restitution et de confrontation a été complété par une démarche de coproduction de la connaissance et de codéfinition de certains projets de recherche avec l'association Funsarep, association d'éducation populaire, située dans un secteur marginal de Cartagena, à la trajectoire largement reconnue localement. Un certain nombre de ses activités portait sur les thèmes de la discrimination raciale et de la place des populations noires dans la ville : c'est à ce titre que j'ai commencé à travailler avec le milieu associatif alors que je faisais le travail de terrain de ma thèse. Un projet, intermédiaire entre recherche et action, a ensuite été mis en place, en collaboration avec les responsables de Funsarep, dans une logique de production de connaissances sur un thème d'intérêt commun, mais aussi d'appropriation de ces connaissances par les personnes faisant l'objet de l'enquête. Dans le cadre de mes recherches sur le tourisme (et plus particulièrement sur la confrontation entre un imaginaire touristique dominant et sa réinterprétation/inversion par les secteurs populaires) ont été organisées, avec une vingtaine de membres de l'association, une visite touristique du centre historique et une journée consacrée à prendre des photographies des sites qu'ils jugeaient représentatifs de leur ville. Ces activités ont donné naissance à une série d'entretiens en profondeur. Une exposition de photographies dans les locaux de Funsarep et une réunion de discussion/socialisation des analyses faites suite à cette expérience ont été organisées (juillet 2004 – décembre 2004).

Enfin, j'ai effectué plusieurs enseignements à l'Universidad de Cartagena, sous la forme d'un atelier d'ethnographie urbaine puis d'un atelier de recherche (2005-2006). Ces ateliers ont été organisés avec un groupe constitué de jeunes enseignants chercheurs et de journalistes²⁰, autour d'une mobilisation politique et culturelle, populaire et citoyenne alternative, s'exprimant dans la revue *Noventaynueve* et la création d'espaces de débats. Ces ateliers et les projets menés avec Funsarep constituent, *a posteriori*, une forme d'aboutissement de la phase colombienne de mon parcours. Ils n'ont pu être mis en place qu'à la suite d'une longue présence à Cartagena, marquée aussi par des aller-retour (entre la France et la Colombie, Bogotá et Cartagena) qui, après avoir surpris mes interlocuteurs, ont, par leur répétition et leur durée, consolidé une relation de confiance. Ils montrent qu'en dehors des grands réseaux universitaires nationaux, l'enjeu de la recherche en partenariat n'est pas tant de collaborer avec des collègues que de former des chercheurs (étudiants bien sûr, mais aussi enseignants), et même de convaincre que l'exercice de la recherche passe par un apprentissage, et de diffuser les résultats des recherches.

En même temps, je commençais à entrevoir les limites de cette expérience privilégiée à Cartagena : (fausse) familiarité avec le terrain qui effaçait le doute nécessaire à toute recherche, insertion forte dans certains groupes qui limitait ma capacité de circulation, prédominance des enjeux locaux dans la définition de ma recherche, tentation – tout autant gratifiante que paralysante – de mandarinat et d'appropriation d'un terrain.

Assignment, instrumentalisation, expériences vécues : appréhender la question raciale à Cartagena (2004-2008)

Presque dix ans après mon premier terrain à Cartagena, j'ai profité de l'occasion donnée par Olivier Leservoisier (Université Paris Descartes), en 2004, m'invitant à collaborer à un ouvrage réflexif sur le terrain en anthropologie, pour questionner les conséquences de ma recherche sur mes terrains d'enquête. Cette réflexion fut entamée à l'occasion d'un terrain difficile, voire inabouti, auprès du *Club Cartagena*, lieu de rencontre de l'élite de la ville : alors que les portes des bidonvilles de Cartagena me furent largement ouvertes au cours du travail de terrain de ma thèse, celles du *Club Cartagena* ne s'entrebâillèrent qu'à peine, lorsque j'essayai d'y pénétrer, en dépit d'un statut académique plus « reconnu » et de soutiens institutionnels locaux. Je me demandais évidemment si ce statut qui me précédait, le fait que j'avais travaillé et écrit sur la place des populations noires dans la ville, ne m'interdisaient pas l'accès à un lieu considéré comme le symbole du maintien de la barrière de couleur. Cette interrogation se prolongeait alors sur l'utilisation qui avait pu être faite de mes écrits, sur leur réappropriation ou contestation par les acteurs sociaux dans leurs revendications, dans des situations de hiérarchisation sociale forte. Je me suis ainsi penchée sur deux expériences d'enquête antérieures : les relations avec les *palenqueros* et avec les musiciens de *champeta*. Je voulais revenir sur la place du chercheur sur son terrain, et aux questions que celle-ci pose, en considérant que cette réflexion est à l'origine d'un savoir sur

²⁰ Plusieurs d'entre eux obtiendront des postes clés (directrice du cabinet de la mairie, direction de l'Instituto de Patrimonio y Cultura de Cartagena) au sein de l'administration municipale 2008-2011 (Judith Pinedo Flórez) considérée comme une parenthèse démocratique dans la vie politique de Cartagena.

la pratique de recherche elle-même et sur les mécanismes sociaux que la présence du chercheur vient perturber.

La situation d'enquête face aux *palenqueros*²¹ pourrait être considérée, au moins dans un premier temps, comme idéale au moment du travail de terrain. En quête de reconnaissance dans le cadre multiculturel ouvert au début des années 1990, la petite élite *palenquera* des organisations et administrations de Cartagena se prêtait d'autant mieux à son appréhension en tant qu'acteur ethnique que le chercheur jouait un rôle de légitimation de ce processus. La relation se complexifiait au moment de l'écriture qui questionnait ce quasi-monopole des attributs ethniques par une minorité *palenquera* et ne produisait pas le discours attendu. J'étais alors interrogée sur les motivations réelles de mes travaux, dans un discours moral d'accusation et de culpabilisation face à la marginalisation de la population noire. Alors que je mettais en garde – comme bien d'autres chercheurs – contre certains travers du multiculturalisme (notamment sur le thème de la réification des identités et des territoires), les leaders afrocolombiens percevaient ces analyses comme une attaque directe portée à leur mobilisation dont ils rappelaient qu'elle avait permis, à l'échelle nationale, la titularisation de terres, l'instauration de programmes d'éthnoéducation, l'ouverture d'administrations spécifiques. De fait, ces interrogations renvoient à la question plus générale du rôle de « fossoyeur d'identités », pour reprendre le terme de Jean-François Bayart, que joue l'anthropologue lorsqu'il se donne pour objectif la déconstruction d'identités que les acteurs s'évertuent à présenter comme authentiques et naturelles. Alors que, parallèlement, certains chercheurs se situent « du côté » des acteurs, au nom d'une anthropologie engagée qui confond objectifs de connaissance et de transformation sociale. La place même du chercheur sur son terrain est alors de plus en plus difficile à définir et négocier, voire même devient superflue : de la demande de validation des revendications identitaires par des chercheurs extérieurs, on passe à une ouverture conditionnelle des terrains aux chercheurs (orientation des thématiques, contrôle des entrées et du travail de terrain à Palenque) puis à la substitution des chercheurs et la production d'un savoir propre (avec ou sans formation académique).

Dans une autre configuration d'enquête, sur la *champeta*, les habitants de Cartagena désiraient se soustraire à mon regard, qui venait précisément perturber une mécanique sociale efficace d'évitement des dénominations raciales. Il n'existait aucune volonté de montrer, en particulier à l'anthropologue/sociologue, une situation d'altérisation et de relégation. Un tel contexte hiérarchique, tant au niveau de mon statut – blanche, étrangère – que du fait du monopole de la connaissance dont je bénéficiais, renvoyait à deux types d'interrogations : d'une part, sur un plan éthique, existait-il des limites – et quelles étaient-elles – aux perturbations sociales (lever le voile sur l'esclavage, sur des stratégies plus ou moins conscientes d'occultation ou sur des processus de domination intériorisés) induites par l'activité du chercheur ? D'autre part, d'un point de vue méthodologique, comment pouvais-je évoquer ce qui était tu, comment exposer ce qui était euphémisé et contourné ? Comment évaluer les formes prises par les préjugés raciaux quand les acteurs mettaient en place des stratégies de contournement des catégorisations raciales ? Parler de « race », de

²¹ Terme désignant les individus originaires du Palenque de San Basilio, un « palenque » étant un village de noirs marrons. Dans ma thèse, j'ai notamment travaillé sur l'ethnisation des *palenqueros*, les seuls, à Cartagena, à être entrés dans la logique multiculturelle initiée au début des années 1980.

« racisme », de « noir », d' « afrocolombien » aux musiciens de *champeta* n'avait pas de sens et ne donnait lieu qu'à une conversation confuse, hésitante et tournant rapidement court ; il s'agissait bien plutôt d'essayer, par un long travail ethnographique, d'entrer dans la logique propre aux discours et aux pratiques de ces musiciens. Néanmoins, emprunter leur langage détourné qui remplaçait le « noir » par le « *moreno* » (brun), la discrimination raciale par la pauvreté, risquait également de maintenir le voile sur la domination que ces stratégies tendent précisément à occulter et contourner. Ma présence permettait de mettre en lumière les mécanismes sociaux que les normes ordinaires rendaient opaques.

Finalement, je compris aussi que l'instrumentalisation et l'utilisation du discours scientifique n'avaient pas toujours la même signification politique. Lorsque les *palenqueros* interprétaient et transformaient les écrits des anthropologues, lorsqu'ils contrôlaient l'accès au terrain, ils se réappropriaient finalement une histoire et une place dans une société qui les avait jusqu'alors infériorisés – réappropriation dont les ressorts essentialistes et la logique excluantes devaient certes être mis en lumière ; au contraire, avec les membres du *Club Cartagena*, le discours scientifique devenait un instrument de légitimation d'une hiérarchie socio-raciale dont le maintien ne pouvait que poser problème, politiquement et moralement, au chercheur. Apparaissait ici la dimension citoyenne de la recherche qui intervenait non pas seulement au moment du choix et de la construction de l'objet, ni même lors de la restitution des résultats, mais au cœur même du travail de terrain, dans cette relation aux acteurs qui générait un savoir, mais qui participait aussi au renforcement ou à la transformation des hiérarchies socio-raciales.

Petit à petit, je tentais une approche radicalement différente de l'analyse des formes de racialisation à Cartagena. Si les politiques multiculturelles avaient contribué à une reconnaissance des différences, voire à l'*empowerment* de certains acteurs afrodescendants, ces dynamiques d'ethnicisation de la société coexistaient avec des logiques plus anciennes de racialisation des individus et de naturalisation des frontières entre groupes. Je souhaitais donc revenir sur les mécanismes de racialisation qui se maintenaient, rejaillissaient, se reconfiguraient au moment même où s'affirmait le régime multiculturel. Plusieurs discussions avec des collègues de l'URMIS (unité de recherche avec laquelle mon équipe IRD, l'UR Identités et mondialisation, allait bientôt fusionner) me convainquirent de l'intérêt de l'approche en termes de « racisme quotidien » développée en particulier par Philomena Essed. Il s'agissait de recueillir, par des entretiens approfondis, des récits d'expériences vécues de racisme. Mon scepticisme initial était grand puisque j'avais justement analysé le racisme à Cartagena dans une logique d'évitement, de stratégies de contournement qui permettaient de ne pas s'exposer au racisme. Mais ces stratégies devaient bien pouvoir, elles aussi, faire l'objet d'une mise en mots – et, au-delà, d'une appropriation par les acteurs eux-mêmes –. Je choisis de me centrer exclusivement sur les quelques leaders afrodescendants actifs à Cartagena, afin de mieux saisir les télescopes entre revendication de citoyenneté ethnique et expériences quotidiennes d'assignation raciale. En ce sens, plus qu'une commune appartenance culturelle ou ethnique, c'était bien la discrimination raciale qui avait produit un engagement identitaire : la revendication de la différence naissait d'un déni du droit à l'indifférence.

En outre, le contexte local de Cartagena avait évolué : alors que la ville était restée à l'écart du tournant multiculturel des années 1990, elle devenait, dans les années 2000, le cœur

d'une mobilisation nouvelle autour du racisme et de la discrimination. L'action de tutelle engagée par deux sœurs de Cartagena en 2004 contre deux discothèques accusées de racisme était le symbole de l'émergence de la thématique sur les agendas politiques et scientifiques, locaux mais aussi nationaux. Alors que les outils créés par les politiques multiculturelles et le cadre normatif d'ethnicisation ne faisaient pas sens à Cartagena, les organisations locales, les universitaires et certaines administrations se mobilisaient autour de la dénonciation du racisme.

C'est dans ce cadre qu'une collaboration a été mise en place, en 2006, avec le groupe Texcultura de l'Universidad de Cartagena, qui avait déjà abordé la question du racisme, et l'ONG Funsarep, évoquée précédemment. En compagnie d'étudiants de l'Universidad de Cartagena, j'ai réalisé une série d'entretiens basés sur le recueil d'expériences vécues de racisme, qui ont servi de base à plusieurs thèses de licence à l'Universidad de Cartagena. Ces entretiens ont également donné naissance à un projet cinématographique original, mené par Jhon Narváez, jeune cinéaste, ancien étudiant de l'Universidad de Cartagena. Son court-métrage « Cartagena Social Club²² » visait à reconstruire, au cours d'une fête, des situations de racisme ordinaire à partir des entretiens réalisés avec les étudiants de l'université.

Les tâtonnements autour de la question du racisme ont favorisé, en 2010-2011, l'élaboration d'un projet plus ambitieux soutenu par le Département soutien et formation de l'IRD (actuel Département Renforcement des capacités de recherche des communautés scientifiques du Sud) dans le cadre des Actions thématiques structurantes : « Approches méthodologiques et théoriques du racisme. Réseau international et ateliers », mené en collaboration entre l'URMIS, l'Universidad de Cartagena, l'Universidad de Quintana Roo, l'Universidad de Oaxaca, l'Instituto Cubano de Antropología. L'objectif était d'appliquer une même méthode en différents lieux : étudier le racisme quotidien, à partir de récits sur les expériences vécues par les victimes du racisme, en réalisant des entretiens approfondis. Ces activités centrées sur le racisme ont incontestablement contribué à la formation d'étudiants²³ et de jeunes chercheurs (post-doctorat de Mireille Eberhard dans le cadre du programme Eurescl sur lequel je reviendrai), à la mise en réseau d'équipes de recherche (à partir de l'organisation d'un séminaire/ réunion de travail au CIESAS à Mexico en avril 2010, en présence de Philomena Essed et de tous les participants au projet), à l'exploration de méthodes comparatives d'analyse. Elles n'en demeurent pas moins en partie insatisfaisantes pour au moins deux raisons : d'une part, la coopération scientifique ne s'est jamais mise en place au-delà des échanges bilatéraux entre les coordinatrices (Gabriela Iturralde et moi-même) et chaque équipe ; d'autre part, les résultats en termes de connaissance des expériences et pratiques du racisme sont restés relativement modestes (l'objet racisme est-il non pertinent ? Ne faudrait-il pas avant tout déconstruire la catégorie « racisme » dans les différents contextes étudiés ? La méthode suivie était-elle trop

²² *Cartagena Social Club*. 16 min., production IRD Audiovisuel. Réalisation : Jhon Narváez, Conseil scientifique : E. Cunin. 2010.

²³ Oscar Quintero a obtenu une bourse de thèse de l'IRD et soutenu sa thèse de doctorat, « Racisme et discrimination à l'université. Lectures croisées des sociétés française et colombienne à partir de l'expérience vécue des étudiants noirs à Paris et Bogota », que j'ai co-dirigée avec Vincent Gouëset, le 28 février 2013 à l'Université de Rennes 2. Par ailleurs, Carlos Correa réalise actuellement, sur les mêmes questions, son master d'anthropologie au CIESAS, Mexique, sous ma direction.

inductive, ne permettant pas les comparaisons ? Ou, au contraire, trop déductive, enfermant les recherches de terrain dans un cadre analytique défini *a priori* ?) alors que certaines pistes n'ont pas été suivies (notamment l'articulation du genre et de la race, qui constitue un des manques de mes recherches).

Justifier la recherche pour le développement : l'invention du Tiers Monde²⁴ ? (2004-2008)

Le fait de travailler en Colombie, sans représentation de l'IRD, en l'absence de collègues de l'IRD (en sciences humaines et dans la région Caraïbe) et dans un pays où il était impossible (pour des raisons de sécurité) de rester plus de quelques mois d'affilé, m'avait obligée à une découverte de la coopération sur le terrain sans véritable orientation et encadrement. La mise en place de la convention de recherche « Identités métisses, catégories métisses dans les sociétés post-esclavagistes. La Caraïbe de la Colombie au Mexique » était pour moi, je l'ai dit, un « baptême du feu » qui m'obligeait à interroger la notion même de « recherche au sud », tant au niveau de ses orientations théoriques, de l'histoire de sa mise en œuvre que de sa réalisation concrète sur le terrain. Au même moment, j'étais confrontée à un courant de pensée postcolonial et subalterne, particulièrement fort en Colombie, qui remettait en cause, souvent amicalement, parfois radicalement, ma présence en tant chercheuse incarnant une « hégémonie occidentale » de la connaissance et de sa production. La critique d'Arturo Escobar de la notion de « développement » était largement partagée en Colombie et j'avais l'impression de porter comme un fardeau mon appartenance à une institution qui se réclamait de ce même objectif de développement. Après une dizaine d'années de recherche en Colombie et avant d'initier de nouveaux projets au Mexique et au Belize, j'éprouvais le besoin de mieux comprendre la spécificité de cette « recherche pour le développement » que j'étais censée mettre en œuvre. Si cette réflexion sur la recherche a accompagné de façon permanente ma pratique, elle a cristallisé dans ces années intermédiaires, passées principalement en France, du fait des mobilisations collectives autour de Sauvons la Recherche (SLR).

Dans un contexte de remise en cause de la recherche publique, le collectif SLR, puis les Etats Généraux de la Recherche, ont rassemblé les chercheurs français au cours des années 2004 et 2005. Mon engagement dans ce mouvement, au-delà de sa signification plus personnelle et politique, a également constitué un formidable apprentissage en termes de réflexion sur les pratiques et les finalités de la recherche, notamment la recherche pour le développement. Le fait d'assister aux réunions nationales de SLR puis au colloque des Etats Généraux, la création d'un Comité Local des Etats Généraux de la Recherche Nord-Sud²⁵ (CLOEG Nord-Sud) m'ont donné un éclairage sur la recherche dans son ensemble, ses acteurs, ses enjeux politiques, son histoire, ses institutions. En termes d'intégration à l'IRD, le CLOEG a été l'occasion de mieux connaître de nombreux collègues chercheurs,

²⁴ Je fais référence au titre de l'ouvrage d'Arturo Escobar, *La invención del Tercer Mundo. Construcción y deconstrucción del desarrollo* (Bogotá, Grupo Editorial Norma, 1996).

²⁵ Réunions de travail, assemblées générales, colloque les 30 juin et 1^{er} juillet 2004, synthèse sur la Recherche Nord-Sud remise au Comité d'Initiative et de Proposition, participation aux Etats Généraux de Grenoble les 28 et 29 octobre 2005.

souvent venus d'autres disciplines et ayant une longue expérience dans la pratique de la recherche pour le développement, mais aussi les collègues des services administratifs et techniques (et leurs fonctions, leurs conditions de travail, etc.). De plus, le CLOEG a été un lieu de débats sur la finalité de la recherche pour le développement, sur la signification du partenariat avec les pays du Sud, sur la relation entre recherche et société, sur la place de l'IRD dans la recherche Nord-Sud, etc. Si les propositions faites par les Etats Généraux de la Recherche ont finalement été ignorées ou détournées de leur sens, la mobilisation des chercheurs a sans doute eu plus d'impact au niveau du processus de concertation mis en place pendant un an, au cours duquel, de façon plurielle et démocratique, la recherche a été interrogée, dans ses principes comme dans son organisation. En ce sens, même si les années 2004-2005 marquent sans doute un certain ralentissement dans mon activité scientifique, elles constituent avant tout un intense moment de réflexion, d'apprentissage et de questionnement sur cette « recherche pour le développement » que j'étais amenée à mettre en œuvre.

Dans le débat national sur la recherche, nous devons notamment répondre à la question : en quoi la recherche au Sud est-elle différente, et complémentaire, de celle que font nos collègues des universités et des autres organismes en France²⁶ ? Il fallait aussi positionner la recherche au/ avec/ sur le Sud ou la recherche Nord-Sud par rapport à l'aide au développement. Les temps ne sont plus à l'ORSTOM (qui devient l'Institut français de recherche scientifique et technique pour le développement en coopération en 1984 avant de prendre le nom d'IRD en 1998) accompagnant la colonisation en Afrique et les travaux d'anthropologie du développement ont montré les dangers d'une recherche qui prétendrait donner des leçons de développement au Sud. L'implantation de l'ORSTOM en Amérique latine, à la fin des années 1970, constitue précisément une volonté de sortir du pré carré de l'Afrique francophone et de mener des travaux en collaboration avec des structures scientifiques nationales. Nos discussions collectives nous amenaient à quelques prises de positions. La recherche au Sud a pour objectif, comme toute autre recherche, de produire des connaissances, considérées comme des biens publics mondiaux et – c'est là son originalité – vise à rendre accessibles ces connaissances au Sud, en termes de circulation, de compréhension, d'appropriation. Il ne s'agit donc pas seulement d'une recherche au/sur le sud (faire son terrain au Sud et travailler au Nord), mais pas non plus d'une recherche qui prétendrait se substituer aux acteurs locaux du développement et, encore moins, aux chercheurs locaux. Certains éléments fondamentaux dans toute recherche acquièrent dans le cas du travail en partenariat une certaine spécificité : l'expatriation avec accueil dans une institution d'un pays du Sud, qui oblige à un apprentissage de nouvelles normes et pratiques scientifiques ; le type de rendu et de diffusion, notamment dans des revues éditées dans la langue locale et avec une circulation souvent limitée, non référencées et ne correspondant pas aux normes éditoriales internationales ; la création / insertion dans des réseaux tant entre le Nord et le Sud qu'entre les Suds eux-mêmes ; le rapport aux étudiants et même à la formation.

²⁶ Voir en particulier les textes publiés dans la revue du SNCS : Elisabeth Cunin, Odile Hoffmann, « Les spécificités de la recherche en partenariat avec le Sud » et Kali Argyriadis, Elisabeth Cunin, Françoise Dureau, « L'AIRD, agence de moyens sans moyens ». *VRS. La vie de la recherche scientifique*, No. 377, Dossier : Relations Nord-Sud, 2009.

Ce questionnement de la « recherche pour le développement » se prolongeait dans une réflexion sur la place du chercheur français en Amérique latine dans un contexte de critique de l'anthropologie et d'essor d'un courant subalterne et postcolonial latino-américain. L'« anthropologie de la modernité », très présente notamment en Colombie, tend à déconstruire cette « modernité » qui n'est plus conçue comme une évidence universelle mais qui doit être replacée dans un contexte historique et social particulier. Elle naît du rejet de la neutralité supposée de la pratique scientifique (l'occident est désormais ethnicisé) et de l'affirmation de la subjectivité de tout discours ; plus encore, les courants des études postcoloniales et subalternes (et leurs versions latino-américaines développées par des auteurs comme Walter Dignolo, Anibal Quijano, Enrique Dussel) réduisent la production de connaissances à une stratégie de domination de l'occident. Il s'agit dès lors, pour ce courant, de se distancier des canons du savoir académique (distinction entre disciplines, spécificités méthodologiques) et d'inventer de nouvelles pratiques scientifiques, qui seraient propres aux différents groupes sociaux mais aussi aux différents lieux géographiques. En Amérique latine, se développe ainsi une pensée qui se veut autonome et alternative, qui reposerait sur une épistémologie renouvelée se plaçant au cœur de la relation colonialité/ modernité. Comment le chercheur occidental peut-il/ doit-il se situer face à ces transformations de la pratique scientifique, qui mettent en question sa propre présence dans le Sud ? Cette question est au cœur de la recherche en partenariat menée à l'IRD et, au quotidien, de nos relations avec nos collègues du Sud. Elle amène le plus souvent des réponses pragmatiques, provisoires, partielles, toujours insatisfaisantes, mais qui alimentent nos recherches. De fait, c'est un des privilèges – et une des difficultés – de cette recherche « ici et là-bas » que d'être intermédiaire entre des chercheurs et des courants théoriques qui souvent s'ignorent (les études afro-américaines latino-américaines et les travaux français sur la race et l'ethnicité par exemple) ou s'opposent (les études postcoloniales et leurs critiques par des auteurs comme J. F. Bayart ou J. L. Amselle).

Je participais alors aux réflexions menées en Amérique latine par le réseau *Red de Antropologías del Mundo – World Anthropologies Network* (RAM-WAN), qui réunissait plusieurs grands noms de l'anthropologie latino-américaine (Arturo Escobar, Eduardo Restrepo, Gustavo Lins Ribeiro, Esteban Krotz, etc.). Aux canons traditionnels de l'anthropologie (tant méthodologiques que théoriques) venus de France, de Grande-Bretagne et des États-Unis, plusieurs anthropologues latino-américains proposaient de substituer de nouveaux outils et principes, qui passaient par une réflexion sur la place de l'anthropologie dans la société et une redéfinition de l'« autre » (objet traditionnel de la discipline), mais également par une critique d'une anthropologie associée au colonialisme et à l'ethnocentrisme. Le réseau défendait une anthropologie critique de l'anthropologie, qui décentrait, historicisait et pluralisait ce qui était alors considéré comme l'Anthropologie, avec une majuscule. Il s'agissait de construire d'autres anthropologies et d'une autre manière, des anthropologies non coloniales et non ethnocentrées. J'ai participé aux activités du réseau RAM-WAN, notamment auprès d'Eduardo Restrepo (Universidad Javeriana) en Colombie (diffusion d'un article, traductions, organisation d'un séminaire). Je souhaitais à la fois comprendre les remises en cause de nos collègues, favoriser leur diffusion (du Sud vers le Nord), tout en ayant un point de vue critique par rapport à la dénonciation d'une « anthropologie occidentale » reconstruite comme un ensemble homogène, unifié, essentialisé. Attentive à l'apport de mes collègues, particulièrement

stimulant et dérangeant du fait de ma propre position, j'essayais aussi de les mettre en garde face à un retour aux métarécits, à la réification et au dualisme des catégories, pourtant dénoncés par ailleurs, face à un certain « européisme » qui réduisait la pensée européenne à un discours universalisant inspiré des Lumières et de la colonisation, dans une logique d'inversion des relations de pouvoir entre Nord et Sud.

Cette réflexion s'est poursuivie au sein du bureau de l'AFA, Association Française des Anthropologues (2004-2006), qui m'a permis de mieux connaître le champ anthropologique français (thèmes, formations, centres de recherche). Un de mes objectifs, en souhaitant contribuer aux activités de l'AFA, était de faciliter le dialogue et la connaissance mutuelle des différentes anthropologies dans le monde. Dans cette logique, avec deux collègues, Valeria Hernández (IRD, membre de l'AFA) et Mauricio Pardo (ancien sous-directeur de l'ICANH, Colombie), nous avons proposé un numéro spécial du *Journal des Anthropologues* sur le thème « De l'anthropologie de l'autre à la reconnaissance d'une autre anthropologie » (2007). L'anthropologie reflète la dynamique planétaire de construction de l'altérité et d'assignation de places dans l'ordre mondial identitaire ; or ce rapport d'altérité est également présent dans le champ anthropologique lui-même. Discipline fondée sur l'étude de la différence, elle a pourtant du mal à la prendre en compte en son propre sein. Car la différence n'est pas seulement un objet d'étude : elle structure le champ anthropologique dans ses orientations épistémologiques, ses modes d'institutionnalisation, dans le contenu et les supports de ses publications et autres canaux de recherche (appels d'offre, allocations de postes, créations de formations universitaires et post-universitaires, etc.). Dans ce numéro du *Journal des Anthropologues* nous proposons de restituer cette multiplicité de points de vue telle qu'elle s'exprime dans divers contextes socio-politiques et intellectuels. En ce sens, plutôt que de reproduire une logique d'altérisation – non plus de nos objets mais de l'anthropologie –, nous tentions le pari d'une réflexion multilocalisée sur les représentations et les pratiques de l'anthropologie, en prenant comme point d'ancrage initial l'Amérique latine. Ce numéro a également été l'occasion de réaliser une série d'entretiens auprès d'anthropologues colombiens (dont l'un, avec Luís Guillermo Vasco, professeur à l'Universidad Nacional en Colombie, a été publié dans le *Journal des Anthropologues*), afin de matérialiser le dialogue sur les différentes façons de faire et de penser l'anthropologie.

Plus récemment, les responsables de la revue *Caravelle* (spécialisée sur l'Amérique hispanique et lusophone et basée à l'Université de Toulouse le Mirail) m'ont proposé, à l'occasion du 50^{ème} anniversaire de la création de la revue, de poursuivre ce questionnement en étudiant les ressorts et transformations de l'anthropologie américaniste au cours d'un demi-siècle. Plus que sur les « pères fondateurs » français de l'anthropologie américaniste, cet article porte sur les décalages et les malentendus entre anthropologie américaniste et anthropologie américaine, entre vision enchantée de la « découverte » du Nouveau Monde et mise en accusation d'une anthropologie consubstantielle d'une ambition colonialiste. La discipline anthropologique est-elle par définition porteuse d'un projet hégémonique ? Renvoie-t-elle nécessairement à un rapport de domination politique ? Scientifique ? Plus que de comprendre l'influence de l'anthropologie française sur l'anthropologie latino-américaine, j'ai essayé de mener un raisonnement inverse : pourquoi certaines étapes clés de l'anthropologie latino-américaine (indigénisme, anthropologie de la modernité) se déroulent-elles sans l'anthropologie française, voire en rupture avec elle ? Et, par ailleurs,

qu'est-ce que la référence à l'américanisme nous apprend sur l'anthropologie (institutions, orientations scientifiques) en France et en Amérique latine ?

Sociétés esclavagistes et post-esclavagistes (2008-2012)

La phase de mise à distance de mes terrains colombiens (éloignement géographique, réflexion sur la recherche au sud) et d'orientation vers le Mexique et l'Amérique centrale correspondait aussi à un nouvel infléchissement dans la définition de mon objet de recherche. La « question noire » avait émergé en France, dans le champ politique et scientifique. En 2002, la loi Taubira reconnaissait l'esclavage comme un crime contre l'humanité, alors que de nombreuses associations antillaises se mobilisaient autour de la célébration de l'abolition de l'esclavage ; quelques années plus tard, en 2005, la « révolte des banlieues » rendait visible des phénomènes d'ethnisation, de racialisation et de discrimination jusqu'alors peu évoqués. Le *Black Atlantic* de Paul Gilroy avait été traduit en français en 2003 (puis de nouveau en 2010) et de nombreux travaux s'intéressaient désormais à cette « France noire », alors que les séminaires sur la race et le racisme se multipliaient.

C'est à ce moment que s'est constitué le CIRESC²⁷, Centre International de Recherche sur les Esclavages, coordonné par Myriam Cottias (CNRS), et dont je suis membre du bureau depuis l'origine. Le CIRESC a été créé pour donner plus de visibilité à un domaine de recherche peu développé et peu valorisé par l'université française ; il souhaitait ainsi fédérer les chercheurs travaillant sur l'esclavage et ses conséquences, alors extrêmement dispersés, pour faire dialoguer les disciplines et les aires géographiques. Il s'agissait de faire dialoguer les travaux portant sur les traites africaine, méditerranéenne, atlantique, de confronter entre elles les analyses localisées et globalisées des sociétés esclavagistes, d'affirmer la complémentarité des approches historiques et contemporaines. Dans ce cadre, nous avons organisé le colloque « Recherches francophones sur les traites, les esclavages et leurs productions sociales et culturelles : bilan et perspectives » (Paris, 21 au 24 juin 2006), dont plusieurs textes ont été publiés par la suite²⁸. Ce colloque a constitué une étape importante dans la mise en synergie de compétences et de questionnements scientifiques, contribuant ainsi à l'émergence et l'institutionnalisation d'un champ de recherche sur l'esclavage en France. Réservant un espace aux associations et aux enseignants, il visait aussi à inscrire la démarche de recherche dans un engagement citoyen. L'enjeu était aussi politique puisque l'objectif était de réintégrer l'histoire de l'esclavage dans l'histoire nationale, puis dans l'histoire européenne.

Le souhait de créer des espaces de rencontre entre chercheurs s'est poursuivi avec l'organisation d'un séminaire du CIRESC à l'EHESS : « Communauté, Frontière, Identité : la traite et l'esclavage dans les sciences sociales » avec A. Mendes (Université de Nantes),

²⁷ D'abord sous la forme d'un Réseau Thématique Prioritaire (RTP), en 2005, puis d'un Groupe De Recherche International (GDRI) et enfin d'un Laboratoire International Associé (LIA) depuis 2012.

²⁸ Cottias Myriam, Cunin Elisabeth, Mendes Antonio (éd.), 2010. *Les traites, les esclavages et leurs productions sociales et culturelles (XIV^e-XXI^e)*. Recherches francophones, Paris, éditions Karthala, collection Esclavage CIRESC.

2006-2007, puis avec Cédric Audebert (CNRS-Migrinter), 2007-2008. Cette logique a continué en Amérique latine au travers de ma participation au comité scientifique et d'organisation du congrès « *Diaspora, nación y diferencia, poblaciones de origen africano en México y Centroamérica* » (10 au 13 juin 2008 à Veracruz). En collaboration avec plusieurs institutions mexicaines (dont l'Instituto de Antropología e Historia, l'Universidad Nacional Autónoma de México, le Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social), le congrès a rassemblé une centaine de chercheurs et visait à faire un état des lieux des recherches existantes, à confronter les travaux en cours au Mexique et en Amérique centrale et à dégager les pistes novatrices qui pouvaient guider les investigations futures. Un projet éditorial ambitieux est né de ce congrès avec la publication de quatre ouvrages en espagnol et un en anglais²⁹. Tant le congrès que les publications voulaient rompre avec une approche en termes de « groupes ethniques » dont il fallait reconstituer l'histoire et l'identité (symbolisée par le terme de « troisième racine » au Mexique) pour privilégier des analyses plus contextuelles, s'intéressant à l'émergence – ou à la non émergence – de classifications raciales et ethniques.

Ces colloques posaient à nouveau la question de l'ancrage national des recherches et de la circulation des catégories d'analyse. Dans le cadre d'un projet éditorial impulsé par Odile Hoffmann (alors directrice du Centre d'Etudes Mexicaines et Centre-Américaines), j'ai publié une anthologie de textes sur les afrodescendants dans les Amériques³⁰, en sélectionnant quelques articles ayant marqué la recherche française sur ces questions pour les traduire à l'espagnol. Il s'agissait d'une part de rendre accessible à un public hispanophone certains écrits marquants sur les afrodescendants afin de favoriser la circulation des connaissances et la pluralité des approches. Si le savoir est un bien public mondial, la structuration même des champs scientifiques interdit trop souvent encore, dans les faits, sa diffusion et appropriation, et tend à reproduire les hégémonies politiques et économiques. D'autre part, je souhaitais rappeler que la circulation de textes ne prenait son sens que par leur contextualisation, ici et là-bas. Au-delà de la question de l'imposition des références scientifiques états-uniennes, cet ouvrage souhaitait insister sur l'indispensable localisation et historicisation des catégories scientifiques, sur l'existence de « traditions nationales » qui mêlent dimensions politique et scientifique, sur la nécessité d'une analyse réflexive de ces « concepts en diaspora », attentive aux contextes scientifiques, politiques, culturels dans lesquels ils s'ancrent.

Aussi bien, le succès de l'Atlantique noir en France avait amené plusieurs collègues à organiser un colloque autour de la figure de Paul Gilroy³¹. Ce fut pour moi l'occasion de

²⁹ Odile Hoffmann (coord.). *Política e identidad : afrodescendientes en México y América Central*. México, INAH-UNAM-CEMCA-IRD, Africanía, 2010 ; Elisabeth Cunin (coord.), *Mestizaje, diferencia y nación. "Lo negro" en América Central y el Caribe*. México, INAH-UNAM-CEMCA-IRD, colección Africanía, 2010 ; Juan Manuel de la Serna (coord.), *De la libertad y la abolición: africanos y afrodescendientes en Iberoamérica*, México, INAH-UNAM-CEMCA-IRD, Colección Africanía, 2010 ; María Elisa Velázquez (coord.), *Debates históricos contemporáneos: africanos y afrodescendientes de México y Centroamérica*. México, INAH-UNAM-CEMCA-IRD, Colección Africanía, 2011 ; Elisabeth Cunin, Odile Hoffmann, *Blackness and Mestizaje*. Toronto, Tubman Institute, à paraître en 2013.

³⁰ *Textos en diáspora. Una antología de textos sobre afrodescendientes en las Américas, compilación e introducción*. Coedición INAH-CECMA-IFEA-IRD, 2008.

³¹ Dont est issu l'ouvrage : Carlos Agudelo, Capucine Boidin, Livio Sansone (coord.), *Autour de 'l'Atlantique noir'. Une polyphonie de perspectives*. Paris, IHEAL, 2008.

revenir sur le passage des Amériques noires au Black Atlantic, de la notion oubliée de bastide au concept à succès de Gilroy. Je m'interrogeais notamment sur la recontextualisation dans le monde latino-américain des outils et concepts présentés par le Black Atlantic et s'appliquant avant tout à un univers de référence anglo-saxon, tant au niveau des pratiques des acteurs étudiés que du cadre scientifique dans lequel ces outils et concepts ont été élaborés. Loin de prétendre valider ou mettre en cause la pertinence des analyses proposées dans « L'Atlantique noir » l'objectif était, dans une logique de décalage heuristique, de les transposer à un autre contexte pour questionner la circulation des catégories d'analyse elles-mêmes et mieux saisir la multiplicité et la spécificité des situations étudiées. Les notions de « diaspora », d'« ethnicité », de « nationalité », d'« hybridité » n'avaient pas, en Amérique latine, le sens que leur donnait Gilroy dans l'univers de référence anglo-saxon. Les rapports sociaux n'avaient pas été racialisés de la même façon, les catégories ethniques avaient été produites selon des logiques socio-historiques différentes. J'ai notamment dégagé trois points de divergence : place de l'autre occupée par les populations indiennes en Amérique latine, rôle du métissage dans la définition des identités nationales latino-américaines, pluralité et hiérarchisation de la diaspora noire.

Dans le cadre de ces réflexions sur mon objet de recherche et de la contribution à la reconnaissance d'un champ d'étude en France et en Amérique latine, naissent deux projets de recherche internationaux, Afrodesc et Eurescl :

- ANR Suds – AIRD Afrodesc « Afrodescendants et esclavages : domination, identification et héritages dans les Amériques (16^{ème} – 21^{ème} siècles) » (<http://www.ird.fr/afrodesc/>), 2008-2011, que j'ai coordonné. Le programme rassemblait une trentaine de chercheurs d'institutions en France (URMIS-IRD-Université de Nice-Université Diderot, CIRESC), au Mexique (Centre d'Etudes Mexicaines et Centre-Américaines, Instituto Nacional de Antropología e Historia) et en Colombie (Universidad de Cartagena).
- programme européen Eurescl « Slave Trade, Slavery, Abolitions and their Legacies in European Histories and Identities » (<http://www.eurescl.eu/>), 2008-2011 (7^{ème} PCRD), sous la responsabilité de Myriam Cottias et du CIRESC. J'ai participé à son montage et été membre du WP4, « Constructing Otherness : Circulation and Identity in Europe and the Americas » coordonné par Odile Hoffmann. Le programme Eurescl a réuni une centaine de chercheurs, en France, en Grande Bretagne, au Portugal, au Danemark, en Haïti, au Mexique, au Canada, au Sénégal. Il avait pour objectif « de replacer la traite et l'esclavage dans l'histoire de la construction de l'identité européenne interprétée avec des nuances diverses aux échelles nationales ou locales, dans une dimension historique et contemporaine en s'interrogeant sur la continuité, ou non, entre des séquences historiques dont la ligne de rupture serait constituée par les différentes dates d'abolition de l'esclavage ». Il avait aussi pour finalité d'étudier, en particulier dans le cadre du WP4, l'actualisation des rapports sociaux construits à partir des expériences et des représentations issues de la traite et de l'esclavage.

Le programme Afrodesc et le WP4 du programme Eurescl se situent au croisement de trois champs de recherche, qui correspondent aussi à trois ancrages institutionnels : les travaux

apparaissant en France sur l'esclavage et ses conséquences, en particulier autour du CIRESC ; la tradition d'étude des constructions sociales de l'altérité, notamment au sein de l'URMIS, Unité de Recherche Migrations et Sociétés ; les réflexions menées en Amérique latine sur les politiques de la différence, en particulier dans l'UR 107 Constructions identitaires et mondialisation. Au même moment, l'UR 107 a été amenée à se rapprocher de l'URMIS, fusion institutionnelle qui venait consolider les convergences scientifiques.

La mise en place de la convention de recherche « Inclusion et exclusion à la frontière : nation et altérité au Mexique et au Belize » (2007-2011 avec renouvellement 2011-2015) entre le Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social (CIESAS), la Universidad de Quintana Roo (UQROO), le Centre d'Etudes Mexicaines et Centre-Américaines (CEMCA) et l'IRD coïncidait avec le démarrage de ces deux programmes et donnait le cadre institutionnel à mon séjour de 5 ans au Mexique, en tant que chercheuse associée au CIESAS Peninsular à Mérida (2007-2009) et à l'Universidad de Quintana Roo à Chetumal (2009-2012).

Le projet ANR-AIRD Afrodesc, en particulier, visait à croiser des « traditions » de recherche qui ne dialoguaient généralement pas entre elles du fait de leur ancrage disciplinaire entre sciences historique et contemporaine, mais aussi en raison de la distance entre leurs terrains d'enquête (Amérique latine, Caraïbe, France) et des frontières nationales qui marquent le champ scientifique planétaire. Une démarche complémentaire, entre approches historique et contemporaine, s'imposait afin de mieux comprendre les formes de continuité et de rupture ayant marqué les sociétés esclavagistes et post-esclavagistes et les modes de resignification actuels d'un héritage douloureux. De plus, si notre objet était appréhendé dans sa dimension globale, au sein de l'espace ouvert par la traite transatlantique, le travail de recherche reposait sur la mise en commun d'études localisées mettant en lumière la diversité des dynamiques sociales, culturelles, politiques, intellectuelles liées à l'esclavage. Outre la réalisation de recherches empiriques originales, le travail conjoint depuis et sur les sociétés coloniales et colonisées devait permettre de confronter nos méthodes, nos références théoriques, nos productions (et leur diffusion) sur chacun des lieux retenus³².

Pendant quatre ans (2008-2011), l'équipe de recherche s'est consolidée autour de trois perspectives de recherche, complétées par un axe transversal :

- réflexion sur la race, la racialisation et leurs liens avec la mise en esclavage (axe 1 : « esclavage et racialisation, généalogie d'un stigmat ») ;
- interrogation sur les politiques multiculturelles dans le cadre des rapports inégaux Nord-Sud et des constructions nationales (axe 2 : « nation, citoyenneté, identité ») ;
- analyse des pratiques culturelles associées aux populations afrodescendantes, leurs significations et transformations (axe 3 : « circulation globalisée et relocalisation de signes culturels afrodescendants ») ;
- l'axe transversal « Enseigner l'esclavage » a abordé les enjeux à la fois mémoriels, scientifiques et civiques liés à l'enseignement de la traite et de l'esclavage.

³² Les lieux d'étude couvraient le Mexique et l'isthme centraméricain, jusqu'à la Colombie, une partie de la Caraïbe (Haïti, Martinique, Guadeloupe, Cuba) et la France ; des terrains exploratoires ont été menés en Afrique (Sénégal, Nigeria).

Lors du colloque final des programmes Afrodesc et WP4 Eurescl (Université de Nice, 8-10 novembre 2011), nous avons dégagé, avec Odile Hoffmann, trois apports essentiels de nos travaux qui sont autant de pistes pour des recherches futures.

- Tout d'abord, quels sont les marqueurs de différenciation qui furent mobilisés, imposés ou appropriés au cours du temps pour produire ou reproduire des « spécificités » noires ou afrodescendantes? En début de programmes, nous avons particulièrement mis l'accent sur le rôle de l'esclavage et de son abolition dans la structuration des sociétés, et leur filiation avec les mobilisations politiques et culturelles contemporaines. Puis l'accent s'est porté sur les rapports de pouvoir et les processus accélérés d'ethnisation et de racialisation en cours dans l'ensemble des cas étudiés, sous des formes diverses. A côté de la diaspora noire originelle, issue de la traite et de l'esclavage de la modernité européenne, nous avons mis l'accent sur des diasporas, multiples, plus limitées, nées des rivalités coloniales et du capitalisme américain du 19^{ème} siècle, pour lesquelles l'esclavage devient une référence parmi d'autres.
- Dans quelle mesure, ensuite, cette distinction est-elle constitutive, ou pas, des Etats nations ? Est-elle considérée comme endogène ou étrangère (au sens de « corps étranger ») aux sociétés, et par qui ? Depuis deux ou trois décennies les organisations afrodescendantes se sont mobilisées contre leur invisibilisation historique dans les récits nationaux. En Amérique latine, ces revendications ont souvent abouti à la critique et au rejet de l'idéologie du métissage, qui avait été proposée comme fondement des identités nationales et qui est aujourd'hui interprétée par certains comme agent d'homogénéisation culturelle forcée aux 19^{ème} et 20^{ème} siècles. En France, plus récemment, elles ont contribué aux débats sur le modèle républicain de citoyenneté indifférenciée. Dans les deux cas, le débat sur le métissage est largement idéologisé. Plus que l'objet « métissage », historiquement indéniable des deux côtés de l'Atlantique, c'est son interprétation qui devient enjeu politique. L'analyse de ces débats – ou leur relative rareté, en France par exemple – met en évidence les relations de pouvoir, de minorisation et de dépendance qui fondent l'intégration de l'autre au « nous » national.
- Quelles sont, enfin, les politiques mises en place, au niveau national mais aussi, de plus en plus, inter et transnational, pour administrer cette altérité reconstruite, qu'elle soit imposée, reconnue, revendiquée ou assumée? Si, depuis les années 1980, les Amériques (Canada, Amérique latine) ont été une sorte de laboratoire globalisé du multiculturalisme, certains pays en Amérique centrale, dans la Caraïbe et en Europe n'ont pas suivi ces tendances et sont considérées parfois comme étant « en retard », selon un modèle d'évolution linéaire et généralisé vers l'émancipation multiculturelle. Nous contestons cette logique et proposons d'autres grilles de lecture, plus contextualisées et finalement plus à même de comprendre la complexité du présent et d'imaginer le futur hors des injonctions identitaires de tous bords : en réinterrogeant la relation indigénisme/ métissage/ multiculturalisme au Mexique; en valorisant les contextes locaux comme vecteurs d'appartenance et de mobilisation, y compris dans des espaces de migrations et circulations transnationales, dans la Caraïbe ; en mettant en avant une multiculturalité sociale sans multiculturalisme politique, au Belize ; ou encore en soulignant

l'instrumentalisation politique de ces enjeux et la permanence des assignations racistes, en France et en Colombie.

Cette période a également constitué une nouvelle phase de mise en œuvre de la recherche en partenariat, dans des conditions extrêmement différentes de celles que j'avais connues en Colombie et dans deux contextes (Mexique et Belize) eux-mêmes symétriquement opposés. Au Mexique, les institutions de recherche sont tout à fait performantes et largement tournées vers l'international ; en outre, les collaborations avec la France sont anciennes et multiples, notamment celles qui lient l'IRD au CIESAS. J'ai donc bénéficié d'un environnement institutionnel très favorable, d'un cadre scientifique déjà largement balisé et de mon insertion rapide dans des réseaux déjà constitués, grâce à la médiation d'Odile Hoffmann ; je réalisais aussi à quel point les programmes menés en Colombie l'avaient été de façon isolée et mesurais les bénéfices de se situer dans la continuité de programmes antérieurs, en termes scientifique et de partenariat. Avec un financement conséquent, une forte assise institutionnelle, une stabilité sur plusieurs années, les programmes Afrodesc et Eurescl ont été pour moi une formidable expérience de coordination d'activités scientifiques, d'invention de nouvelles pratiques, de questionnement de nos recherches, de rétroalimentations collectives, par la mise en place d'espaces de rencontre (réunions de travail, séminaires de recherche, symposiums dans colloques), d'outils de communication (site internet, bulletin interne), par nos publications collectives (documents de travail, numéros de revues, ouvrages)³³.

Les enjeux de ces programmes se situaient également dans une logique d'élargissement du partenariat, des centres de recherche de la ville de México vers leurs antennes régionales (CIESAS Peninsular) ou vers des institutions faiblement insérées dans le champ scientifique (Universidad de Quintana Roo) mais aussi du Mexique vers l'Amérique centrale. Comme en Colombie, il me semblait que l'IRD avait un rôle à jouer pour mettre en relation le centre et la périphérie, à un niveau national (Cartagena/ Bogotá, Chetumal/México) et désormais régional (Mexique/ Amérique centrale, Mexique/ Belize). En Amérique centrale, en s'appuyant sur la présence de Carlos Agudelo, membre d'Afrodesc et Eurescl, comme responsable de l'antenne guatémaltèque du CEMCA, nous avons organisé plusieurs séminaires et tables rondes³⁴ ; nous avons également invités nos collègues centre-américains (ou travaillant sur l'Amérique centrale) aux séminaires réguliers organisés à México. Par ailleurs, nous avons souhaité, avec Odile Hoffmann, mettre en place de nouvelles collaborations avec des collègues et institutions au Belize. Dans ce pays aux infrastructures de recherche précaires voire inexistantes, nous avons multiplié les visites aux collègues, les invitations à se joindre à nos activités scientifiques

³³ Le détail de ces activités est disponible sur le site <http://www.ird.fr/afrodesc/>, dans la brochure finale du programme http://www.ird.fr/afrodesc/IMG/pdf/AFRODESC_WEB_Planche.pdf et dans le rapport final remis à l'ANR <http://www.ird.fr/afrodesc/IMG/pdf/RapportFinalAfrodesc4.pdf>.

³⁴ Table ronde "Construcción de identidades y ciudadanía de poblaciones de origen africano en América central y México", VIII Congreso Centroamericano de antropología, Tegucigalpa, Honduras, Febrero 21-25, 2011; Coloquio internacional "La inclusión de los afrodescendientes en América Central y México. Políticas públicas, factores globales y formas de acción de los movimientos negros", Ciudad Antigua, Guatemala, 23 y 24 de junio de 2011.

(colloques, publications), les participations à l'organisation de séminaires au Belize³⁵. La coopération avec le Belize pose de nombreuses questions : comment justifier l'instauration d'un nouveau partenariat, dans un pays si éloigné des centres d'intérêt de la France (généralement absent des programmes sur l'Amérique centrale, sans représentation diplomatique française) ? Quelle place pour une coopération française dans un pays tourné vers le monde universitaire anglo-saxon ? Comment développer des programmes de recherche alors qu'il n'existe aucune formation de niveau master ou doctorat en sciences sociales ? Pourtant, le Belize pourrait être, au contraire, considéré comme le paradigme même de la pertinence de la recherche pour le développement : coopération scientifique libérée de tout enjeu néo-colonial, politique ou économique, champ de la recherche à construire, rôle d'intermédiaire dans un partenariat inédit entre le Mexique et le Belize.

A nouveau, ces ancrages multiples de la recherche en partenariat n'ont pas été sans conséquence sur la définition de mon objet de recherche : alors que mes collègues, à México, étaient des spécialistes reconnus internationalement dans l'étude des sociétés esclavagistes, mes interlocuteurs à l'Universidad de Quintana Roo ignoraient tout des travaux afroaméricains et voyaient encore moins la pertinence de mener une recherche dans ce cadre à Chetumal. Il me fallait – à nouveau ! – justifier mon objet de recherche alors que je n'avais aucune légitimité scientifique au Mexique, trouver les sources et les arguments me permettant de contribuer aux débats entre spécialistes mais aussi de réinterpréter avec un angle d'analyse nouveau les travaux réalisés dans le sud-est du Mexique. De l'autre côté de la frontière, au Belize, ces questions ne se posaient pas puisque le champ de la recherche est quasi inexistant. Pouvais-je alors mener un programme de recherche sans partenaire ? Ou avec des interlocuteurs nord-américains qui ont fait du pays un terrain privilégié d'enquête ? Ne fallait-il pas adapter mes projets de recherche aux thématiques des quelques chercheurs identifiés (enseignant, membre d'association, responsable administratif), afin de « travailler ensemble » ?

Les enjeux se déplaçaient aussi à un niveau plus scientifique, notamment au Mexique. Les recherches portant sur les descendants d'africains, désormais nombreuses, restaient largement ancrées dans une approche historique, et présentaient deux orientations théoriques principales : leur inscription dans un certain nationalisme scientifique, dominé par la catégorie du métissage et appréhendant les populations noires sous la forme d'une « troisième racine » ; l'influence des travaux anglo-saxons dénonçant au contraire le métissage comme un mythe et lui substituant une approche racialisée se référant à la « blackness ». Les programmes Afrodesc et Eurescl ont privilégié une voie intermédiaire, visant à multiplier les enquêtes d'archives et de terrain pour étudier les contextes socio-historiques d'émergence, cristallisation, négociation de formes d'altérisation renvoyant à des caractéristiques raciales et ethniques elles-mêmes ambiguës, circonstanciées, changeantes. Le terme « sociétés post-esclavagistes » s'est ainsi peu à peu imposé. Il présente l'avantage de mettre en avant le moment fondateur de l'esclavage, pour les

³⁵ Simposio “Etnicidad y nación: debate alrededor de Belice”, 53 Congreso Internacional de Americanistas, México, 19 – 24 de julio de 2009 ; trois séminaires de recherche Mexique Belize entre l'Universidad de Quintana Roo et l'University of Belize (Chetumal et Belmopan) ; table-ronde « Nation, altérité, migration dans les sociétés post-esclavagistes », Association of Caribbean Historians, May 14-18, 2013, San Ignacio, Belize.

sociétés concernées et dans l'émergence d'un courant de recherche spécifique, mais aussi de porter le regard sur les « sociétés » elles-mêmes (et pas seulement sur un groupe en particulier, les « esclaves », les « noirs ») et sur l'« après » esclavage, c'est-à-dire sur des dynamiques multiples de racialisation et de hiérarchisation, mais aussi d'altérisation et d'incorporation, d'exclusion et d'inclusion sans cesse renouvelées et au sein desquelles l'esclavage – lui-même réapproprié et resémantisé – est un élément parmi d'autres.

Altérité et nation au Mexique et au Belize (2008-2012)

Ce dernier moment de mon parcours de recherche poursuit la réflexion autour du binôme métissage/ multiculturalisme, avec des objets et des approches complètement différents, au Mexique et au Belize. Le Mexique est souvent considéré comme le « paradigme » du métissage ; il est aussi fortement associé au développement de politiques indigénistes puis à l'émergence de revendications indiennes autour notamment du mouvement néo-zapatiste. Le Belize, quant à lui, est marqué par une forte diversité ethnique et nationale de sa population et valorise une société définie comme pluriculturelle ; pourtant, il est difficile de parler d'une « nation multiculturelle » du fait de la priorité donnée à l'unité nationale et de l'absence même de politiques de la différence. En outre, si la « question noire » a diffusé, depuis les années 1990, sur la scène internationale et dans le champ de la recherche, le Mexique et le Belize en sont restés largement à l'écart : le Mexique en raison d'une logique dominante d'intégration des populations afrodescendantes dans le métissage, au sens culturel, mais aussi biologique, politique, idéologique du terme ; le Belize en lien avec l'ambiguïté même de la catégorie « créole » qui tend à associer les descendants d'esclaves au pouvoir et à la construction de la nation. Je retrouve ainsi une des questions centrales de ma réflexion, le rapport entre les paradigmes du métissage et du multiculturalisme, étudié dans le cadre des sociétés post-coloniales caribéennes. Cette réflexion s'enrichit avec l'introduction du contexte anglo-saxon, dont plusieurs caractéristiques sont en décalage par rapport à l'univers hispano-américain qui m'était plus familier : politiques coloniales s'adressant à des groupes ethniques spécifiques (qualifiées de « divide and rule » au Belize), référence aux catégories de « créole » et « créolisation » plus que « mestizo » et « mestizaje », indépendances récentes (1981 pour le Belize). J'ai alors souhaité mener une comparaison, non pas systématique ou termes à termes, mais au niveau de certaines dynamiques sociales elles-mêmes, entre Mexique et Belize. Alors que j'avais plutôt travaillé dans un cadre urbain (Cartagena, Bogotá, Cali), à une échelle régionale (Caraïbe colombienne) ou transnationale (émergence de la catégorie afrodescendant sur la scène mondiale), je découvrais aussi le poids des ancrages nationaux, en lien avec la mise en œuvre de politiques publiques et la construction d'« identités nationales ». Après avoir réintroduit les relations de pouvoir (politique, Etat, agences internationales) dans mon approche microsociologique initiale, il me semblait désormais nécessaire d'inscrire mon analyse dans une perspective historique, qui me permettrait de dénouer les fils de la sédimentation historique pour comprendre comment les logiques d'identification s'étaient transformées. Il me fallait adopter une perspective de sociologie historique s'intéressant à la généalogie des catégories d'altérité et à leurs usages, pour saisir leur genèse, leur transformation mais aussi leur disparition. Il s'agissait de s'intéresser aux dynamiques de construction sociale de l'altérité avant le tournant multiculturel (Mexique post-

révolutionnaire) ou à sa marge (Belize en quête d'union nationale) ; j'ai aussi souhaité interroger les formes d'altérisation et de ressemblance produites par le métissage et la créolité, analyser les politiques coloniales et nationales de construction des différences en dehors d'une logique multiculturelle. Je menais alors deux terrains, dans deux contextes socio-historiques et deux cadres scientifiques qu'il me fallait apprendre à connaître ; dans le même temps, j'avais le sentiment gratifiant de percevoir, bien plus efficacement que sur mes premiers terrains colombiens, ce qu'il fallait observer, noter, chercher. Mes recherches ont alors connu une inflexion notable : prise en compte de l'immigration et du statut de l'étranger dans la construction des identités nationales, intérêt pour les administrations dans leur fonction d'application/ négociation des politiques.

Nombreuses sont les publications qui décrivent, analysent, commentent la diversité ethnique et culturelle du Belize, comme le fait le plus remarquable de ce petit pays, intermédiaire entre Caraïbe et Amérique centrale. Pourtant, au-delà de ces discours séduisants, les visites répétées au Belize, aujourd'hui, donnent à voir des relations sociales tendues, une ségrégation socio-spatiale effective, la persistance des clivages nés de la colonisation anglaise. Rappelons que la Grande-Bretagne, dans son empire colonial, a été guidée par un principe de gestion ethnico-raciale de la population ; dans la pratique, au Belize, cette politique de contrôle de la population s'est largement adaptée aux conditions locales et aux enjeux d'exploitation des richesses naturelles. Cette politique est néanmoins restée sous le nom de « divide and rule » dont l'objectif de division de la population en groupes ethnico-raciaux, situés territorialement, définis culturellement, est particulièrement dénoncé et amplifié – par les mouvements anti-coloniaux. L'indépendance, avec le départ de l'administration britannique, pose donc directement la question de la pérennité de cette politique. Le décalage entre le discours multiculturel harmonieux et les tensions ethniques perceptibles au quotidien interroge l'existence même du projet national. Historiquement, l'émergence d'une « société créole » et le développement d'une « dynamique de créolisation » ont contribué à identifier la nation en devenir aux « Créoles », catégorie ambiguë renvoyant à une double ascendance africaine et européenne. Dès lors, si les pays centre-américains voisins ont fait du métissage et de l'inclusion/ exclusion des populations indiennes le fondement des constructions nationales, l'articulation de la nation, la race et l'ethnicité, au Belize, a signifié, selon les contextes et les acteurs, la domination créole, la valorisation du multiculturalisme ou le dépassement des différences ethniques.

Dans ce cadre, je me suis intéressée au principal récit sur l'histoire du Belize, celui de la bataille de Saint George's Caye, qui signe, en 1798, la victoire des Britanniques sur les Espagnols et leur occupation durable du territoire. J'ai étudié en particulier les commémorations de la Bataille de Saint George, principalement son centenaire (1898), qui illustrent la mise en place d'une « société créole » passant par l'invention d'un mythe (pré)national, basé sur le dépassement des antagonismes raciaux entre maîtres et esclaves et l'intégration marginale des « autres », appréhendés comme des minorités ethniques. Si la référence à la bataille de Saint George réussit le tour de passe-passe symbolique d'imposer un récit collectif à la fois pro-colonial et pro-esclavagiste, garantissant le statut dominant des « Créoles », la marche vers l'indépendance va rapidement montrer les limites d'un tel consensus, la lutte anticoloniale s'inscrivant également dans une réinterprétation de l'histoire de l'esclavage. Dans le même temps, la nouvelle nation fait face, au moment même de sa naissance (années 1970-80), à une population majoritairement *mestiza*, de

langue espagnole et religion catholique avec l'arrivée, au début des années 1980, de réfugiés centre-américains fuyant les conflits politiques et les crises économiques. Simultanément, les prétentions territoriales du Guatemala sur le Belize, s'appuyant sur les imprécisions des frontières coloniales et une interprétation différentielle des traités internationaux sur la région, ont longtemps freiné l'accession à l'indépendance du Belize. Ce contexte rend particulièrement sensible la question de la souveraineté nationale et contribue à l'ethnisation du conflit territorial autour de l'indépendance du Belize.

Afin d'analyser ces tensions entre colonialisme et nationalisme, entre société créole et société *mestiza*, entre appartenances caribéenne et centre-américaine, j'ai souhaité étudier la naissance et le développement de Belmopan, créée ex-nihilo pour devenir la nouvelle capitale du Belize indépendant. La ville est planifiée à partir de 1961, les travaux de construction commencent en 1965/66 ; à ce moment-là, l'indépendance apparaît comme une affaire de jours ou de semaines, au même titre que les autres territoires britanniques de la Caraïbe. Dans ce cadre, Belmopan est pensée et présentée comme la nouvelle capitale d'un nouveau pays. Pourtant, si Belmopan voit bien le jour en 1970, il faudra attendre encore plus de 10 ans pour que le Belize soit indépendant. La nouvelle capitale naît donc orpheline de sa nation. Au travers de l'étude de la fondation et du développement de Belmopan je me suis intéressée à la difficile naissance d'une société indépendante, qui s'accompagne d'une multiplication et d'une cristallisation des prises de position sur la définition même de la nation. En effet, l'abandon de l'ancienne capitale, Belize City, port de la côte Caraïbe, remplacée par Belmopan, située géographiquement au milieu du pays, constitue explicitement une rupture avec l'ordre colonial et une volonté de donner naissance à une nouvelle nation reposant sur une intégration plus équitable du territoire et de la population.

Un dernier volet de ces recherches sur le Belize, en collaboration avec O. Hoffmann, porte sur les catégories ethniques dans les recensements de population depuis le 19^{ème} siècle. L'analyse des recensements donne à voir l'évolution de la logique de production administrative de catégories d'appartenance sur une base ethnique à trois moments distincts : époque coloniale, marche vers l'indépendance, naissance d'une nouvelle nation. Elle montre notamment la faiblesse de l'appareil institutionnel de l'Etat indépendant au moment où il souhaite imposer des catégories locales (créole, *mestizo*) au détriment des catégories coloniales (black, mixed) mais aussi la démultiplication actuelle des catégories d'appartenance, dont on peut interroger la traduction en termes de politiques multiculturelles et de revendications identitaires.

Par ailleurs, côté mexicain, mes recherches en cours visent à replacer la péninsule du Yucatán dans l'histoire des migrations post-esclavagistes caribéennes et centre-américaines de la fin du 19^{ème} et du début du 20^{ème} siècle ; dans le même temps, il s'agit d'échapper au paradigme dominant de recherches exclusivement centrées sur la population maya de la région et de sortir du binôme indien/*mestizo*. A partir de l'étude spécifique de la création du Territoire de Quintana Roo (1902), à la frontière avec le Belize, je cherche à comprendre simultanément la naissance d'une nouvelle entité politico-administrative, à la marge de la nation, et ce qu'elle nous apprend sur la construction du « nous » national, l'inclusion/exclusion des « autres » (noirs et étrangers) et l'idéologie du métissage qui sous-tend le récit national. L'un des enjeux récurrents du Territoire de Quintana Roo est celui de

son absence de population et des mesures à mettre en œuvre pour attirer de nouveaux habitants. Mais aussi pour définir ces habitants. Dans cette région frontalière, dont les limites internationales avec le Belize viennent à peine d'être établies (Traité Mariscal Spencer de 1893), le peuplement constitue un enjeu stratégique d'affirmation de la souveraineté nationale ; j'analyse alors l'affirmation d'un biopouvoir amenant à imposer les caractéristiques raciales et nationales de la population. J'étudie la transformation de la représentation de la région (d'une périphérie sauvage à une marge intégrable), de la nature (de la forêt à l'agriculture), de la tenure des terres (de la concession aux *ejidos* et coopératives) mais aussi de la population (intégration des indiens et exclusion des noirs). D'abord sous-peuplé, puis « mal peuplé », le Territoire s'inscrit dans une dynamique de mexicanisation, synonyme de « *mestization* » de sa population. Ces recherches sont présentées dans le manuscrit inédit pour la HDR « Administrer les étrangers : race, métissage, nation. Migrations afrobéliziennes dans le Territoire de Quintana Roo, 1902-1940 ».

Elles sont complétées par une réflexion plus contemporaine sur les conséquences contemporaines de ces dynamiques d'intégration nationale. Avec la création de l'Etat de Quintana Roo (1974), il fallut aussi lui « inventer », au sens d'Hobsbawm et Ranger, une histoire et une identité. Une première génération d'historiens, dans les années 1970-80, a écrit une histoire patriotique qui, sur le modèle de La Malinche et d'Hernán Cortés, permettait de réconcilier histoire coloniale et précoloniale au nom de la naissance d'une société métisse. Chetumal est ainsi présentée, dans les discours politiques, culturels, touristiques, comme le « berceau du métissage », en raison de l'histoire de Gonzalo Guerrero, marin espagnol échoué, au tout début du 16^{ème} siècle, sur la côte de la péninsule et ayant choisi de soutenir les Mayas plutôt que de repartir en Espagne. Je me suis intéressée à la naissance d'une histoire officielle du Quintana Roo, qui valorise certains acteurs (colons, rapatriés du Belize) et en oublie d'autres (travailleurs afrocaribéen), en l'associant à un régime d'authenticité lui-même situé dans le temps (le nationalisme de l'époque Cárdenas puis l'affirmation identitaire associée à la naissance du nouvel Etat). Le récit local inscrit le Quintana Roo dans l'histoire nationale postrévolutionnaire (quête d'autonomie, patriotisme) et *mestiza* (fusion des populations indiennes et espagnoles), justifiant son incorporation nationale. C'est ainsi que le discours officiel interprète la Guerre des Castes comme l'acte de naissance du Territoire du Quintana Roo, oubliant au passage qu'elle fut en grande partie dirigée contre le pouvoir mexicain ; c'est ainsi également qu'il ignore la présence de migrants afrocaribéens au début du siècle, associés à un régime politique (Porfirio Díaz) honni par l'idéologie postrévolutionnaire, à une économie dominée par les étrangers et à une forme de peuplement précaire et instable. Dans cette logique, je me suis arrêtée sur la présence d'une musique afrocaribéenne au sud de l'Etat du Quintana Roo. Il ne s'agit pas de définir la « musique noire » de façon substantielle, à partir de caractéristiques ethno-raciales de ses auteurs ou d'une spécificité de sa composition, mais bien d'interroger les logiques d'altérisation qui permettent d'affirmer une culture majoritaire par rapport à une culture définie comme minoritaire. Dans le cas du Quintana Roo, mon hypothèse est que la « musique afrocaribéenne » est moins appréhendée en termes de différence que de ressemblance (le *mestizo*), que les marqueurs d'altérité exogènes (« afro », étranger) sont endogénéisés ou associés à l'autre national, l'indien.

Conclusion

Les aller-retour sur un même terrain (Cartagena) et l'exploration de nouveaux terrains (Bogotá, Cali puis Mexique et Belize) m'ont permis de poursuivre un même questionnement (autour du multiculturalisme et du métissage, de la race et de l'ethnicité, de la différence et de la ressemblance) alors que les acteurs, enjeux et contextes sociaux se transformaient. Dans le même temps, les cadres méthodologiques et théoriques ont eux-aussi largement évolué, apportant de nouveaux outils et problématiques. J'ai ainsi tout d'abord étudié les logiques d'exclusion induites par le nouveau cadre multiculturel des années 1980-90 en m'intéressant au métissage comme une forme d'interaction sociale visant à la gestion quotidienne des apparences et des appartenances. Puis, en me situant à l'intérieur des institutions multiculturelles, j'ai essayé de comprendre comment les frontières de l'altérité étaient transformées, accentuées mais aussi figées et normalisées. Dans cette logique, le métissage changeait de nature et apparaissait comme une idéologie contradictoire du « vivre ensemble » : à la fois « mythe », illusion politique du dépassement des différences occultant un rapport de domination et idéal culturel d'une diversité harmonieuse et globalisée. Finalement, je me suis tournée vers les régimes d'altérité qui précèdent le tournant multiculturel (Mexique postrévolutionnaire) ou n'entrent pas dans ce cadre (Belize comme société pluriculturelle sans politiques multiculturelles) afin d'appréhender le métissage – mais aussi désormais la créolité – comme des politiques de construction de projets nationaux. Parallèlement, ce cheminement scientifique et géographique se traduit aussi dans les catégories utilisées pour qualifier mon objet. Au début de mes recherches, j'utilisais les termes « noirs » et « afrocolombiens » entre guillemets et généralement suivis d'une note de bas de page explicative comme s'il s'agissait toujours de se distancier de ces catégories et de justifier leur usage. Par la suite le terme « afrodescendant », popularisé notamment par la conférence de Durban en 2001, a fait l'objet d'un certain consensus, tant du côté des acteurs (militants, administrations) que des chercheurs ; mais il est resté principalement associé à l'espace géographique américain. Parallèlement, mes collègues historiens au Mexique préféraient les catégories « descendants d'africains » ou « descendants d'esclaves » alors que les travaux français, en particulier à l'URMIS, faisaient référence aux individus ou groupes « racialisés comme noirs ». Finalement, le terme « sociétés post-esclavagistes », utilisé plus récemment, vise à prendre en compte ces différences, sans trancher pour une appellation plutôt qu'une autre, tout en situant l'analyse dans des dynamiques sociales plus larges. Cette réflexion sur les catégorisations pourrait être poursuivie en précisant bien qu'il s'agit, au-delà des processus de nomination, de saisir les mécanismes de construction, transformation, institutionnalisation des frontières entre « eux » et « nous », qui passent par la mobilisation de critères de distinction liés à l'ethnicité, la race, l'esclavage, etc. Il s'agirait de combiner l'approche de sociologie historique mise en œuvre ces dernières années avec un retour à des terrains plus ethnographiques contemporains, tout en entrant plus résolument dans une perspective comparative large (Caraïbe francophone/ anglophone/ hispanophone, Amérique/ Afrique).

L'écriture de cette synthèse sur mon parcours de recherche correspond aussi à une nouvelle étape de ces allers et retours qui marquent ma pratique : insertion dans une équipe de recherche (URMIS) et une institution (Université de Nice) en France désormais, enjeux des

débats scientifiques, traduction en France des questionnements pertinents au Mexique et au Belize. L'entre-deux, tout en permettant d'emprunter à des courants théoriques et des espaces institutionnels multiples, donne aussi l'impression d'être toujours en décalage, jamais tout à fait à « sa place ». Les profonds bouleversements du monde universitaire et de la recherche ces dernières années ne facilitent pas la compréhension et l'adaptation aux structures existantes, ni le maintien d'une recherche qui vise à travailler « au Sud » tout en évitant l'écueil du néo-colonialisme. Depuis mon intégration à l'IRD en 2002 (et bien avant) la menace de sa disparition est récurrente ; les réformes récentes en font une coquille de plus en plus vide : déménagement qui lui a fait perdre une partie de son personnel, intégration des Unités de Recherche IRD à des UMR multi-tutelles, création de l'Agence Inter-établissements de Recherche pour le Développement à partir des ressources et compétences de l'IRD. J'espère pourtant avoir donné, dans ce mémoire, quelques éléments illustrant l'originalité d'une démarche dont la pratique et les objets sont à la fois différents et proches.

Curriculum Vitae

ELISABETH CUNIN

Elisabeth.Cunin@ird.fr

URMIS, Université de Nice Sophia Antipolis
ISHSN-Campus Saint Jean d'Angely
3 Boulevard François Mitterrand, 06357 Nice CEDEX 4

Situation professionnelle actuelle

- Chargée de recherche (CR1), Institut de Recherche pour le Développement (IRD) depuis novembre 2002, UMR 205 Migrations et sociétés, <http://www.unice.fr/urmis/>
- Chercheure associée au *Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología social* (CIESAS) à Mérida (Mexique) depuis septembre 2007 et de l'Universidad de Quintana Roo, Chetumal (Mexique) depuis septembre 2009, convention de recherche entre la France et le Mexique « Inclusion et exclusion à la frontière : nation et altérité au Mexique et au Belize », 2007-2013

Diplômes

- Doctorat en sociologie, GRAL (Groupe de Recherche sur l'Amérique Latine) – Université de Toulouse le Mirail. Thèse : « Le métissage dans la ville. Apparences raciales, dimension territoriale et construction de catégories à Cartagena (Colombie) », sous la direction d'Yvon Le Bot, CNRS-GRAL-CADIS (2000)
- Agrégation de sciences sociales et économique (1994)
- Ecole Normale Supérieure de Cachan, département de sciences sociales et économiques (1991)

Expériences professionnelles

- Post-doctorat à l'Institut Français d'Etudes Andines (IFEA), Bogotá, Colombie (2001-2002)
- ATER à l'Institut des Hautes Etudes de l'Amérique Latine (IHEAL), Université Paris 3, France (1999-2001)
- Allocataire monitrice normalienne (AMN), Université de Toulouse le Mirail, France (1996-1999)

Thèmes de recherche

- construction de catégories ethno-raciales dans les sociétés post-esclavagistes
- mise en scène des identités culturelles dans le tourisme et la musique
- dynamiques de métissage et politiques multiculturelles
- migrations de travailleurs afro-bélistiens

Terrains de recherche

Colombie (côte Caraïbe, Bogotá, Cali), Mexique (Mérida, Quintana Roo), Belize

Coordination de et participation à projets de recherche récents

- Responsable du programme ANR Suds – AIRD Afrodesc « Afrodescendants et esclavages : domination, identification et héritages dans les Amériques (16^{ème} – 21^{ème} siècles) » (<http://www.ird.fr/afrodesc/>), entre la France, la Mexique, la Colombie et l'Amérique Centrale (2008-2011)
- Membre du WP4 du programme européen Eurescl « Slave Trade, Slavery, Abolitions and their Legacies in European Histories and Identities » (<http://www.eurescl.eu/>). France, Angleterre, Espagne, Danemark, Portugal, Sénégal, Canada, Haïti, Mexique, Costa Rica, Colombie (2008-2012)
- Responsable du programme « Approches méthodologiques et théoriques du racisme. Réseau international et ateliers (Mexique, Colombie, Cuba, France) », Département Soutien et Formation, IRD (2010-2012)
- Convention de recherche « Inclusion et exclusion à la frontière : nation et altérité au Mexique et au Belize » entre le CIESAS, la UQROO, le CEMCA et l'IRD, 2007-2011, puis renouvellement 2011-2013.

Responsabilités actuelles

- Membre du bureau du Centre International de Recherche sur les Esclavages, CIRESC, coordonné par Myriam Cottias, RTP puis GDRI puis LIA du CNRS (depuis 2005). Membre du comité de rédaction de la collection Esclavages, Karthala-CIRESC
- Membre du comité éditorial de la Revue *Sur de México*, coord. Esteban Krotz, UADY, Mérida (2010-2012)
- Membre du comité d'organisation du congrès de la Association of Caribbean Historians, May 14-18, 2013, Belize. Obtention d'un financement du comité des colloques de l'IRD et la Coopération régionale centre-américaine.
- Membre élue du Comité Permanent de Ressources Humaines (CPRH) 19^{ème} section, Université de Nice Sophia Antipolis, 2012-13.

- Membre du Comité Scientifique du Pôle Amérique du Ministère des Affaires Etrangères, 20013-2017.

Responsabilités passées

- Membre du bureau de l'Association Française des Anthropologues (2004-2006)
- Membre du comité de rédaction du *Journal des Anthropologues* (2004-2006)
- Membre du bureau du Centre International de Recherche sur les Esclavages, CIRESC, coordonné par Myriam Cottias, RTP puis GDRI puis LIA du CNRS (depuis 2005).
- Membre du comité d'organisation et du comité scientifique du colloque « Recherches francophones sur les traites, les esclavages et leurs productions sociales et culturelles : bilan et perspectives », Paris, 21 au 24 juin 2006.
- Membre du jury de la bourse Hector Rojas Herazo, *Observatorio del Caribe Colombiano*, juillet 2006 (28 projets de recherche, 2 bourses)
- Membre du comité scientifique et du comité d'organisation du Congrès international “Diáspora, nación y diferencia. Los descendientes de africanos en México y Centro América”, Veracruz, 10 au 13 juin 2008
- Membre du comité scientifique du “Primer Congreso Internacional de Raíces y Trayectorias de Afrocaribeños”, UADY, Mérida, 3-7 novembre 2008.
- Membre élue de la Commission des sciences sociales de l'IRD, CSS4 (2008-11)

Coordination de et participation à projets de recherche anciens

- Coordination du programme « Identités métisses, catégories métisses dans les sociétés post-esclavagistes. La Caraïbe de la Colombie au Mexique », convention de recherche entre l'Observatorio del Caribe Colombiano, l'Universidad de Cartagena, l'ICANH et l'IRD, 2004-2006.
- Participation au programme « Identités et mobilités » coordonné par Odile Hoffmann (IRD) et M. T. Rodriguez (CIESAS) entre l'IRD, l'ICANH (Colombie) et le CIESAS (Mexique), 2003-2005.
- Membre du programme ECOS-Colombie « Au-delà des 'identités' : les sociétés régionales dans les nouveaux contextes politiques et migratoires » coordonné par Odile Hoffmann, 2002-2004.
- Participation à l'Action Concertée Incitative Ville coordonnée par Elisabeth Dorier-April et Philippe Gervais-Lambony. Atelier de recherche exploratoire : « Comment la ville se fait : urbanité et vies citadines. Terrains, théories, méthodologies », 2003-2005.
- Participation au groupe « Musiques populaires » coordonné par Sara Le Menestrel (CNRS), 2004-2006.

- Responsable du programme « Du métissage au multiculturalisme : catégorisation, identification et territorialisation. Une comparaison entre trois villes, Cartagena, Cali et Bogotá », Institut Français d'Etudes Andines (IFEA, Bogotá), 2001-2002. En collaboration avec l'Universidad de los Andes (CIDER) à Bogotá, l'Universidad del Valle (CIDSE) à Cali, l'Observatorio del Caribe Colombiano à Cartagena.
- Membre du GIS (Groupement d'Intérêt Scientifique) Amérique Latine « Recomposition urbaine en Amérique latine. Une lecture structurée à partir du cas colombien » coordonnée par Françoise Dureau (IRD), 1999-2001.
- Membre du programme ECOS-Nord « Bogotá et son aire métropolitaine », coordonné par Jean-Paul Deler (CNRS – Regards) et Luis Mauricio Cuervo (CIDER-Universidad de los Andes), 1999-2001.
- Membre du réseau international PRISMA « Processus d'Identification Socio-spatiale dans les Métropoles des Amériques » (1998-2001), coordonné par Jérôme Monnet (Université de Toulouse le Mirail, avec le soutien de l'Institut Universitaire de France).
- Participation à l'Université de juillet « Sciences sociales et Caraïbe », Centre de Recherche sur les Pouvoirs Locaux dans la Caraïbe (CRPLC), Université de la Martinique, Schœlcher, coordonnée par Myriam Cottias (CNRS), 13-29 juillet 1998.
- Bourse « Aire Culturelle » du Ministère de la Culture dans le cadre de l'aide à la mobilité des jeunes chercheurs (janvier 1998).

Activités d'animation et d'administration

- Coordinatrice de GRAPPA, en collaboration avec Odile Hoffmann, Groupe de Recherche sur les Apparences et les Appartenances dans les Amériques. Séminaires mensuels, IHEAL, 1999-2001.
- Responsable des chaires Simon Bolivar et Alfonso Reyes de l'IHEAL : accueil scientifique et administratif des professeurs et chercheurs latino-américains invités, 1999-2001.
- Organisation des conférences doctorales de l'IHEAL (invitation, deux fois par mois, d'un chercheur français ou latino-américain pour présenter ses travaux de recherche), 1999-2001.
- Co-organisation, avec Mara Viveros (Universidad Nacional de Colombia), du séminaire « Configuraciones identitarias actuales en América Latina », IHEAL, 26 avril 2001.
- Mise en place du site Internet « Recherches dans la Caraïbe » et coordination d'un réseau d'une cinquantaine de chercheurs travaillant sur la Caraïbe, 2002.
- Co-organisation des séminaires mensuels de l'UR 107, IRD, 2003.
- Co-organisation des Journées d'Etudes Doctorales sur la Caraïbe, avec Marie-José Jolivet (IRD) et Jean-Luc Bonniol (Université Aix-Marseille), IHEAL puis EHESS, juin 2001, 2003, 2004 et 2006.
- Participation au Comité Local d'Organisation des Etats Généraux de la Recherche Nord-Sud et aux Etats généraux de la Recherche, 2004.

- Co-organisation, avec Jean-Luc Bonniol (Université d'Aix-Marseille) et Alfonso Múnera (Universidad de Cartagena) de la table-ronde « Genèse du préjugé racial et construction des catégories de couleur dans la Caraïbe », 37^{ème} conférence de l'Association des Historiens de la Caraïbe, Cartagena, 9 au 12 mai 2005.
- Co-organisation du panel «Turismo, cooperación o competición», *Caribbean Studies Association*, Santo Domingo, 30 mai – 4 juin 2005.
- Co-organisation, avec Edgar Gutiérrez (Universidad de Cartagena), du colloque « Jornadas de Investigación sobre Carnavales y Fiestas », 16 et 17 août 2005, Universidad de Cartagena.
- Co-organisation, avec Mauricio Pardo (ICANH), du symposium « Musique et Société », Congrès National d'Anthropologie à Medellin, du 24 au 27 août 2005.
- Co-organisation, avec Federico Gallego (Universidad de Cartagena), des conférences de la división de sciences humaines de l'Universidad de Cartagena, 2006.
- Co-organisation avec Virginie Laurent (IFEA) del Encuentro científico franco-colombiano, Alianza colombo-francesa, 22 septembre 2006.
- Co-organisation avec O. Hoffmann (IRD) du panel « Ciudadanía étnica en el Caribe continental, perspectivas comparadas en el caso de las poblaciones afrodescendientes », Asociación Mexicana de Estudios del Caribe, Veracruz, 9-11 avril 2008.
- Co-organisation avec N. Juarez (CIESAS) du séminaire «(No) balance de los estudios sobre descendientes de africanos en la península de Yucatán. Lecciones de una ausencia», 12 janvier 2009, UADY.
- Co-organisation avec O. Hoffmann (IRD) du symposium «Etnicidad y nación: debate alrededor de Belice», 53^{ème} Congrès International des Amémiranistes, México, 19 – 24 juillet 2009.
- Co-organisation séminaire «Música Afrocaribeña en la Frontera: Herencia, Identidad, Mercado», Universidad de Quintana Roo, 15 octobre 2010.
- Co-organisation avec G. Iturralde (CIESAS) du séminaire inaugural du projet «Aproximaciones metodológicas y teóricas al racismo». México, CIESAS, 27-29 avril 2010.
- Co-organisation des séminaires multi-situés (France-Mexique), du programme Afrodesc, 2008-2011.
- Co-organisation des séminaires Mexique-Belize, 2010-2011 (en collaboration avec le CIESAS, la UQROO, l'INAH, Ecosur au Mexique, la University of Belize et NICH au Belize).
- Co-organisation avec R. Manriquez du séminaire «Música Afrocaribeña en la Frontera: Herencia, Identidad, Mercado». Chetumal, Quintana Roo, México, 15 octobre 2010.
- Co-organisation avec C. Agudelo de la table ronde «Construcción de identidades y ciudadanía de poblaciones de origen africano en América central y México», VIII Congreso Centroamericano de antropología, Tegucigalpa, Honduras, Febrero 21-25, 2011.

- Co-organisation avec Lara Putnam de la table-ronde « Nation, altérité, migration dans les sociétés post-esclavagistes », Association of Caribbean Historians, May 14-18, 2013, Belize.

Enseignements

- TD-cours sur les méthodes d'enquête en anthropologie et en sociologie en DEUG 1, 64 heures, Université de Toulouse le Mirail, 1996-1999.

- TD sur « Les grands problèmes de l'Amérique latine contemporaine », 50 heures (maîtrise), quatre groupes de TD. IHEAL, 1999-2001.

- Cours « Les Théories des processus identitaires », 25 heures, maîtrise, coprésenté avec M. Pépin-Lehalleur, IHEAL, 1999-2001.

- « Cours pays Colombie – Venezuela », 25 heures (maîtrise, DEA et DESS), IHEAL, 1999-2001

- Cours de méthodologie, 50 heures (maîtrise, DEA et DESS), IHEAL, 1999-2001.

- Cours « Les Amériques noires », maîtrise, 25 heures, IHEAL (avec O. Hoffmann), 2000-2001.

- Cours « Las Américas Negras ». Universidad de los Andes (Bogotá), anthropologie, 2002 (étudiants de 3^{ème} semestre d'anthropologie).

- Cours « Relaciones raciales e interétnicas en Colombia. Una mirada interaccionista », Universidad del Valle (Cali), maestría de sociologie, 25 heures de séminaire intensif (24-25 mai et 31 mai-1^{er} juin 2002).

- Séminaire « Identités et villes. Méthodes d'enquête », Maestría en Estudios del Caribe, Universidad Nacional – San Andrés, 11-12-13 septembre 2003 (10 heures).

- Cours « Les Amériques noires aujourd'hui », maîtrise, 25 heures, IHEAL (avec C. Agudelo), 2003-2004.

- Séminaire « Anthropologie critique de l'identité culturelle : Afrique et Amériques noires » (avec M. Agier, K. Argyriadis y K. Tall), séminaire du Centre d'Etudes Africaines, EHESS, 2003-2004 (22 heures)

- Atelier d'ethnographie urbaine, Universidad de Cartagena, avril – septembre 2005 (32 heures).

- Atelier de recherche, Universidad de Cartagena, mars – septembre 2006 (avec différents professeurs de l'Universidad de Cartagena).

- Séminaire de recherche, avec Antonio Mendes, « Communauté, Frontière, Identité : la traite et l'esclavage dans les sciences sociales », EHESS, CIRESC, 2006-2007.

- Séminaire de recherche, avec Cédric Audebert, « Communauté, frontière, identité : la traite et l'esclavage dans les sciences sociales », EHESS-CIRESC, 2007-2008.

- Cours de M1, « Sociétés esclavagistes et post-esclavagistes », avec Christian Rinaudo, Master Université de Nice Sophia Antipolis, 2012-2013.

Activités d'évaluation

Evaluations d'articles pour les revues *Historia Crítica*, *Boletín de Antropología*, *Palobra*, *Revista de Estudios Sociales*, *Desacatos*, *Autrepart*, *Ethnologies* et pour différents ouvrages.

Evaluation de dossiers pour l'Institut des Amériques (bourses de thèses, projets de colloques).

Membre du jury de la bourse Rojas Herazo, Observatorio del Caribe Colombiano, juillet 2006 (28 projets de recherche à évaluer, 2 bourses).

Encadrement d'étudiants

- Oscar Quintero, doctorat de sociologie « Racisme et discrimination à l'université. Lecture croisée des sociétés française et colombienne à partir de l'expérience vécue des étudiants noirs à Paris et Bogotá » sous la direction de Vincent Gouëset, Université de Rennes 2. Membre du comité de thèse (avec Vincent Gouëset et Christian Poirer). Obtention d'une Bourse de Soutien de l'IRD, en mai 2006 (correspondante scientifique pour l'IRD). Soutenance le 28 février 2013.

- Directrice de la thèse de master de Carlos Correa, "Procesos de socialización familiar y relaciones raciales en la localidad del Ciruelo-Oaxaca: lo negro entre urdimbres y desencuentros", CIESAS Oaxaca, 2011-2013.

- Encadrement de la thèse de master 2 de Susana Lopez, « Manifestations culturelles sur les côtes caribéennes du Quintana Roo (Mexique). Mise(s) en scène de l'identité à travers la musique 'noire' », IHEAL, Université Paris 3, 2012-2013.

- Encadrement de la thèse de master 2 de Laura Fontanili, « Participation/ exclusion des populations noires dans les projets de rénovation urbaine, Guayaquil, Equateur », URMIS-Université de Nice Sophia Antipolis, 2012-2014.

- Co-direction avec O. Hoffmann de la thèse de master 2 de Karen Nuñez, « Le regard de l'autre : le discours de trois voyageurs anglais sur les Miskitus durant la première moitié du XIXe siècle », Master Migrations et relations interethniques, URMIS-Université Paris Diderot, 2011-2013.

- Responsable du stage IRD de Marina Becerra, master 2 anthropologie, Université Paris 5, accueillie à la University of Belize, Belmopan, janvier-avril 2012.

- Responsable du stage IRD de Joey Larhant, master 2 géographie, Université Rennes 2, UQROO, Chetumal, janvier-avril 2012. Membre du jury de thèse.

- Responsable du stage IRD de Eva Fleur Riboli Sasco, master 2 anthropologie, Université Paris 5, accueillie au Centro de Estudios Interculturales, UQROO, Chetumal, janvier-avril 2011.

- Directrice de thèse de licence de Reynaldo Chi Aguilar, « Racismo hacia los latinos en Belice », programme d'anthropologie, Universidad de Quintana Roo, 2011.

- Membre du jury de thèse de master en histoire de Lilia Selene May Zalasar, "Migración de mayas y yucatecos en Honduras Británica 1848-1883", CIESAS Peninsular, 2010.

- Javier Ortiz, *maestria* d'histoire, Universidad de los Andes (Bogotá). Encadrement, obtention d'une bourse locale de l'IFEA (Institut Français d'Etudes Andines), janvier 2006.

- Angelica Montes, DEA de sociologie sous la direction d'Odile Hoffmann (IRD), Institut des Hautes Etudes de l'Amérique Latine, Université Paris 3, « L'image du noir dans l'historiographie colombienne contemporaine : le cas de Cartagena (1811-1815) ». Encadrement et participation au jury de soutenance (2004). Stage de 3 mois à l'IRD Bondy.

- Jean-Pierre Sarrazin, doctorat d'anthropologie sous la direction de Marie-José Jolivet (IRD), « Représentations et valorisations de l'altérité en tant que 'sources de sagesse spirituelle' en Colombie ». Boursier de l'IRD. Encadrement, accueil au sein de l'Instituto Colombiano de Antropología e Historia (ICANH).

- Alda Berardinelli, étudiante en sociologie à l'Universidad Nacional (Bogotá), accueil et encadrement à l'Observatorio del Caribe Colombiano (février – juin 2006) pour la réalisation de son mémoire de fin d'études sur le thème « Mecanismos y dinámicas de exclusión espacial derivados de los servicios turísticos: una aproximación al Centro Histórico de Cartagena de Indias ».

- Nathalie Lemétayer, maîtrise d'urbanisme sous la direction de Vincent Gouëset, Université de Rennes 2, « Développement touristique, revalorisation du patrimoine et planification urbaine à Carthagène des Indes, Colombie », mai-septembre 2004. Convention de stage avec l'Observatorio del Caribe Colombiano, encadrement.

- Alicija Pakulska, maîtrise d'urbanisme sous la direction de Vincent Gouëset, Université de Rennes 2, portant sur le thème « habiter le patrimoine ». Séjour à Cartagena de février à juin 2006. Convention de stage avec l'Observatorio del Caribe Colombiano, encadrement.

- Membre du jury de thèse de licence de José Luis Vega "Gente negra del barrio Cristo Rey: Historia, actividades económicas y representaciones en Santa Marta", Programa de Antropología, Universidad del Magdalena, Santa Marta, septembre 2006.

- Co-direction de la thèse de licence de Diana Padilla, "Tradición oral festiva en Cartagena", programa de literatura y lingüística, Universidad de Cartagena, décembre 2006.

Liste des publications et communications

Publications

Livres personnels

Identidades a flor de piel. Lo 'negro' entre apariencias y pertenencias: mestizaje y categorías raciales en Cartagena (Colombia), Bogotá: IFEA-ICANH-Uniandes-Observatorio del Caribe Colombiano, 2003.

Version française : *Métissage et multiculturalisme en Colombie. Le "noir" entre apparences et appartenances*, L'Harmattan, collection Connaissances des Hommes, IRD, 2004.

Administrer les étrangers : race, métissage, nation. Migrations afrobéliziennes dans le Territoire de Quintana Roo, 1902-1940. Manuscrit inédit présenté pour la HDR.

Coordination d'ouvrages

Avec Edgar Gutiérrez, *Fiestas y carnavales en Colombia. Entre políticas de la diferencia y puesta en escena de las identidades*, La Carreta Editorial – Universidad de Cartagena – IRD, 2006.

Textos en diáspora. Una antología de textos sobre afrodescendientes en las Américas, compilación e introducción. Coedición INAH- CECMA-IFEA-IRD, 2008.

Avec Myriam Cottias et Antonio Mendes, « Les traites, les esclavages et leurs productions sociales et culturelles (XIV^e-XXI^e). Recherches francophones », Paris, éditions Karthala-collection CIRESC Esclavages, 2010.

Mestizaje, diferencia y nación. "Lo negro" en América Central y el Caribe. México, INAH-UNAM-CEMCA-IRD, colección Africanía, 2011.

Avec O. Hoffmann (coord.), *Blackness and mestizaje in Mexico and Central America*, Toronto, Tubman Institute, à paraître en 2013.

Coordination de revues

« La globalisation de l'ethnicité ? », numéro spécial de la revue *Autrepart*, 2006.

Avec Valeria Hernández, « De l'anthropologie de l'autre à la reconnaissance d'une autre anthropologie », numéro spécial de la revue *Journal des Anthropologues*, No. 110-111, 2007.

Revues à comité de lecture

“Buscando las poblaciones negras”, *Aguaïta*, Cartagena, n° 2, novembre 1999.

“Etnicidad, genero y territorio en Cartagena de Indias”, *Virajes*, Universidad de Caldas, 2do año, n° 2, marzo 2000.

“Caraïbe, ethnicité et urbanité à Cartagena (Colombie)”, *Pouvoirs dans la Caraïbe*, numéro spécial Université d’été en Martinique, 2000.

« Relations interethniques et processus d’identification à Carthagène », *Cahiers des Amériques Latines*, Dossier Politiques et paradoxes de l’ethnicité coordonné par Michel Agier, n° 33, 2000/ 1.

« La compétence métisse. Chicago sous les tropiques ou les vertus heuristiques du métissage », *Sociétés Contemporaines*, n° 43, 2001/3, pp. 7-30 (version espagnole dans *Revista Colombiana de Antropología*, n° 38, enero-diciembre 2002).

“Multiculturalism: from the right to be different to ethnic exclusion. A case study of Cartagena (Colombia)”, *Beyond Law*, numéro spécial “Race and racism in the global south”, vol. 8, n° 24 décembre 2001.

“Identificação territorial, identificação étnica em Cartagena, Colômbia”, *Estudos Afro-Asiáticos*, ano 25, n° 1, janvier-avril 2003.

« La negra Nieves ou le racisme à fleur de peau. Regards croisés sur une caricature », *Bulletin de l’Institut Français d’Etudes Andines*, n° 32, 2003.

« Le multiculturalisme en question. Les candidats noirs aux élections de mars 2002 en Colombie », *Problèmes d’Amérique Latine*, n° 48, printemps 2003, pp. 53-69.
Version espagnole : *Análisis Político*, n° 48, enero/abril 2003.

“El negro, de una invisibilidad a otra: permanencia de un racismo que no quiere decir su nombre”, *Palabra*, Universidad de Cartagena, n° 5, agosto 2003.

« Quelle place pour la recherche Nord-Sud ? L’expérience du Comité local d’organisation des États Généraux de la recherche Nord-Sud (CloEG Nord-Sud) », *Journal des Anthropologues*, n° 100-101, 2005.

« Conter l’histoire pour compter aujourd’hui : la place des ‘noirs’ et des ‘mulâtres’ dans les récits historiques et touristiques sur Cartagena », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En ligne], Colloques, mis en ligne le 04 février 2005, consulté le 06 janvier 2013. URL : <http://nuevomundo.revues.org/236>.

« De Kinshasa à Cartagena, en passant par Paris : itinéraires d'une 'musique noire', la *champeta* », *Civilisations*, vol. LIII, n° 1-2, 2005, pp. 97-117.

Version espagnole : « De Kinshasa a Cartagena, pasando por París: itinerarios de una "música negra", la *champeta* », *Aguita*, No. 15-16, diciembre 2006 – junio 2007, p. 176-192.

« Las murallas de Cartagena entre patrimonio, turismo y desarrollo urbano. El papel de la Sociedad de Mejoras Públicas » (con Christian Rinaudo), revista electrónica *Memorias*, Universidad del Norte, Barranquilla, 2005.

Version française : « Entre patrimoine mondial et ségrégation locale : Cartagena et ses murailles », *Cahiers de la Méditerranée*, vol. 72, 2006.

« La 'diaspora noire' est-elle latine ? Ethnicité, nation et globalisation en Colombie », *Autrepart*, n°38, août 2006, pp. 135-154.

« L'ethnicité revisitée par la globalisation », Introduction, *Autrepart*, n°38, août 2006.

« "Escápate a un Mundo... fuera de este Mundo": turismo, globalización y alteridad. Los cruceros por el Caribe en Cartagena de Indias (Colombia) », *Boletín de Antropología*, vol. 20, n° 37, 2006, pp. 131-151.

« De la antropología del otro al reconocimiento de otras antropologías », página Web de la Red de Antropologías en el Mundo, enero 2007, <http://ram-wan.net/>

« El turismo en Cartagena: vendo, luego excluyo », *Revista Noventa y nueve*, n° 7, 2007.

Avec Valeria Hernández, « De l'anthropologie de l'autre à la reconnaissance d'une autre anthropologie », numéro spécial de la revue *Journal des Anthropologues*, No. 110-111, 2007, pp. 9-25.

Entretien avec Luís Guillermo Vasco (Universidad Nacional de Colombia), *Journal des Anthropologues*, No. 110-111, 2007.

« Aproximaciones sobre los estudios de razas y racismos en Colombia », *Revista de Estudios Sociales*, No. 27, agosto de 2007.

Avec Christian Rinaudo, « Consommer la ville en passant : visites guidées et marketing de la différence à Cartagena de Indias (Colombie) », *Espaces et Sociétés*, 2008/4, No. 135, pp. 137-156.

Version anglaise : « Consuming the city in passing: guided visits and the marketing of difference in Cartagena de Indias (Colombia) », *Tourist Studies*, 2008, 9, 2.

Version espagnole : « Visitas guiadas y marketing de la diferencia en Cartagena de Indias (Colombia) », en cours de publication dans Alice Beuf et María Eugenia Martínez (coord.), « Colombia: centralidades históricas en transformación ».

« Commentaires sur le texte de Charles Hale "Racial Eruptions : The Awkward Place of Blackness in Indian Centered Spaces of Mestizaje" », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*,

Coloquios, 2009, [En ligne], Mis en ligne le 19 novembre 2009. URL : <http://nuevomundo.revues.org/index57602.html> (version en français et en anglais).

“Negros y negritos en Yucatán en la primera mitad del siglo XX. Mestizaje, región, raza”, *Península*, IV, 2, pp. 33-54, 2009.

Version française : « Negritos et mestizos à Mérida dans la première moitié du 20^{ème} siècle. Métissage, région, race », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, REMI, 1/2011, numéro spécial coordonné par O. Hoffmann, Ch. Poiret, C. Audebert, « La construction de l’altérité dans l’espace noir atlantique : USA-France-Caraïbes-Amérique latine ».

Avec Odile Hoffmann, “Description ou prescription? Les catégories ethno-raciales dans les recensements et leurs usages politiques au Belize, 19-20^{ème} siècles », *Cahiers des Amériques Latines*, No. 67, 2012,

Version espagnole : “¿Descripción o prescripción? Las categorías étnico-raciales en los censos e informes y sus usos políticos en Belice, siglos XIX-XX”, *Secuencia*, n°82, enero-abril 2012, pp. 153-174.

Version anglaise : “From Colonial domination to the making of the Nation: ethno-racial categories in censuses and reports and their political uses in Belize, 19th-20th centuries”, accepté pour publication dans *Caribbean Studies*.

“En Chetumal, no somos rasta pero nos gusta el reggae” (Alvrix) : música afrocaribeña, identidad y región en la frontera México-Belice, *Alteridades*, 22 (43), septiembre, 2012, pp. 79-94.

Version en anglais: “Blackness and *mestizaje*: Afro-Caribbean music in Chetumal, Mexico”, accepté dans *Journal of Latin American and Caribbean Ethnic Studies*, 2014, March, vol. 9, No. 1.

Version française : « S’appropriation l’altérité : musique afrocaribéenne dans l’Etat de Quintana Roo, Mexique », accepté dans *Cahiers d’Etudes Africaines*.

« Belmopan, nouvelle capitale du Belize indépendant. De la colonie caribéenne à la nation centre-américaine », *Etudes Caribéennes*, n°20 /2012, numéro spécial coordonné par Aurélia Michel et Camille Le Masne, « Caraïbes centraméricaines ».

« L’anthropologie française au miroir de l’américanisme: politiques, savoirs et altérités », *Caravelle*, numéro spécial cinquantenaire, No. 100, juin 2013.

Revues sans comité de lecture, revues de diffusion

Compte-rendu de recherche, *Gral-Infos*, Toulouse, mars 1998.

« Les populations noires à Carthagène : race, ethnicité et relations sociales », document de l’ERSIPAL, CREDAL - IHEAL, n° 6, mai 1999.

« Análisis del multiculturalismo y mestizaje en la población afrocolombiana », Revista electrónica www.cronicon.net

Élisabeth Cunin, Odile Hoffmann, « IRD : les spécificités de la recherche en partenariat avec le Sud ». *VRS. La Vie de la Recherche Scientifique*, Revue du Syndicat National des Chercheurs Scientifiques, Dossier : Relations Sud-Nord : recherches en partenariat ?, No. 377, juin 2009, pp. 32-34.

Kali Argyriadis, Élisabeth Cunin, Françoise Dureau, « L'AIRD, agence de moyens sans moyens : l'IRD réduit à être l'agence de moyens de l'AIRD ? », *VRS. La Vie de la Recherche Scientifique*, Revue du Syndicat National des Chercheurs Scientifiques, Dossier : Relations Sud-Nord : recherches en partenariat ?, No. 377, juin 2009, pp. 34-37.

“Balance II Seminario México-Belice, De colonia a nación : procesos sociopolíticos en México y Belice, Universidad de Quintana Roo, Chetumal, 30 de septiembre, 1° de octubre 2010”, *Ichan, CIESAS*, vol. 21, No. 243, noviembre 2010.

Avec Kali Argyriadis, Odile Hoffmann, Nahayelli Juárez, Christian Rinaudo, Renée de la Torre, “Actualidad, complejidad y pertinencia del tema “afro” en México”, *Ichan, CIESAS*, vol. 21, No. 250, junio 2011.

Avec Odile Hoffmann, « Les stigmates de l'esclavage », *IRD Fiche d'actualité* No. 382, septembre 2011.

Avec Filiberto Penados, “Balance III Seminario México-Belice, Social and Cultural Dynamics across Borders, University of Belize, Belmopan, 4 y 5 de abril de 2011”, à paraître dans *Sur de México*.

« Les racines afrocaribéennes retrouvées du Quintana Roo ». Dossier Musique du Sud : entre scène locale et mondiale, *Journal Sciences au Sud*, N°65 - juin-juillet-août 2012, p. 9.

Avec Cédric Audebert, Odile Hoffman, Christian Poirer, 2013. « Altérité et rapports à l'espace des populations 'noires' : regards croisés entre l'Europe et les Amériques », *Diasporas*, dossier Esclavages, No. 21, pp. 173-192.

Avec Odile Hoffman, 2013. « Les afrodescendants et l'esclavage : des questions en circulation », *Diasporas*, dossier Esclavages, No. 21, pp. 193-195.

Compte-rendu

Avec Ch. Rinaudo, Note de lecture. Anne Doquet et Olivier Évrard (coord.). Tourisme, mobilité et altérités contemporaines, numéro spécial de *Civilisations*, vol. LVII, n°1-2, 2009. In : *Autrepart*, n° 51, 2009, p.139-141

Livre de Jorge Victoria Ojeda, 2009. *Las Tropas Auxiliares del rey en Centroamérica. Historia de los negros súbditos de la Monarquía española*. San José, Editorial de la Universidad de Costa Rica. Secuencia, 78, sept.-dic. 2010, pp. 199-202.

Avec Esteban Krotz, compte-rendu de Velázquez, Emilia, Eric Léonard, Odile Hoffmann y Marie-France Prévôt-Schapira, coords., *El Istmo mexicano: una región inasequible. Estado, poderes locales y dinámicas espaciales (siglos XVI-XXI)*. Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social (CIESAS) / Institut de la Recherche pour le Développement (IRD), México, 2009, 717 pp. Revue *Desacatos. Revista de antropología social*, en cours de publication.

Chapitres d'ouvrages

“Relaciones interétnicas, procesos de identificación y espacio urbano en Cartagena », en *IV Seminario Internacional de Estudios del Caribe*, 1999, Barranquilla: Universidad del Atlántico, pp. 119-133.

« La *champeta* : musique noire, relations interethniques et espace urbain à Carthagène (Colombie) », in Borrás G. (dir.), *Musiques et sociétés en Amérique Latine*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2000, p. 283-294 (traducción en G. Borrás (comp.), *Músicas, sociedades y relaciones de poder en América Latina*, Guadalajara: Universidad de Guadalajara, 2000).

« Les concours de beauté à Carthagène (Colombie) : deux modèles de femme, deux modes d'identification territoriale », in Membrado M., Rieu A. (dir.), *Sexes, espaces et corps*, Toulouse : Presses Universitaires du Sud, 2000, pp. 77-93.

“Asimilación, multiculturalismo y mestizaje: formas y transformaciones de la relación con le otro en Cartagena”, in C. Mosquera, M. Pardo, O. Hoffmann (ed.), 2002, *Afrodescendientes en las Américas. Trayectorias sociales e identitarias. 150 años de la abolición de la esclavitud en Colombia*, Bogotá: Universidad Nacional de Colombia-Instituto Colombiano de Antropología e Historia-Institut de Recherche pour le Développement-Instituto Latinoamericano de Servicios Legales Alternativos.

« Cité, ethnicité : les configurations de l'ethnicité noire en ville », avec O. Barbary et O. Hoffmann, in *Villes et sociétés en mutation. Lectures croisées sur la Colombie*, F. Dureau, O. Barbary, V. Gouëset, O. Pissotat (coord.), Anthropos, collection Villes, 2004.

« Nommer l'autre. Le ‘noir’ entre stéréotype racial et assignation ethnique en Colombie », in V. Lavou Zoungbo, M. Viveros Vigoya, *Mots pour le Nègres, Maux de Noir(e)s. Enjeux socio-symboliques de la domination des Noir(e)s en Amérique Latine*, Marges – Presses Universitaires de Perpignan, n° 25, 2004.

“De La esclavitud al Multiculturalismo. El antropólogo entre identidad rechazada e identidad instrumentalizada”, in E. Restrepo, A. Rojas, ed., *Conflicto e (in)visibilidad. Retos de los estudios de la gente negra en Colombia*, Popayán: Editorial de la Universidad del Cauca, 2004

“Cartagena y el Caribe: razones y efectos actuales de una identificación”, in *En Torno a las Antillas Hispánicas. Ensayos en Homenaje al Profesor Paul Estrade*, revista Tebeto,

Anuario del Archivo Histórica Insular de Fuerteventura (Islas Canarias), Anexo V, Puerto del Rosario, 2004.

« De l'esclavage au multiculturalisme. L'anthropologue entre identité refusée et identité instrumentalisée », in O. Leservoisier, *Terrains ethnographiques et hiérarchies sociales*, Karthala, 2005, pp. 123-140.

“Del significado de lo ‘nacional’ y de lo ‘popular’ en Cartagena y en los concursos de belleza”, in *Pasarela paralela: escenarios de la estética y el poder en los reinados de belleza*, CEJA-Universidad Javeriana, 2005.

“El Caribe visto desde el interior del país: estereotipos raciales y sexuales”, in *Colombia y el Caribe. XIII Congreso de Colombianistas*, Barranquilla: Ediciones Uninorte, 2005.

“El movimiento social ‘Salvemos a la investigación’ (*Sauvons la Recherche*): reflexiones sobre las transformaciones de la investigación en Francia”, memorias de la *Cátedra Europa*, Universidad del Norte, Barranquilla, 2006.

« Que nous apprennent l'anthropologie et l'histoire sur le métissage... et sur elles-mêmes ? Réflexions à partir de Cartagena (Colombie) », actes du Colloque *Regards croisés sur le métissage*, IRD, 2006.

« De la antropología del otro al reconocimiento de otras antropologías », in *El espacio público de las ciencias sociales y humanas*, Buenos Aires, Editores del Puerto, 2007.

« Contar a história para contar hoje: o lugar dos ‘negros’ e dos ‘mulatos’ nos relatos históricos e turísticos sobre Cartagena », in Sandra Jatahy Pesavento, Frédérique Langue, *Sensibilidades na história: memórias singulares e identidades sociais*, Porto Alegre, Editora da UFRGS, 2007.

« Des ‘Amériques noires’ à la ‘Black Atlantic’ : réflexions sur la diaspora à partir de l'Amérique latine », en Carlos Agudelo, Capucine Boidin, Livio Sansone (coord.), *Autour de 'l'Atlantique noir'. Une polyphonie de perspectives*. Paris, IHEAL, 2008.

“¿Encarnación de la identidad nacional o afirmación étnica? Los criollos de Belice », in Odile Hoffman, *Política e identidad. Afrodescendientes en México y América Central*, Mexique, INAH-UNAM-CEMCA-IRD, 2010, p. 157-187.

Version anglaise : “Incarnation of the national identity or ethnic affirmation?”. In Elisabeth Cunin, O. Hoffmann (coord.), *Blackness and mestizaje in Mexico and Central America*, Toronto, Tubman Institute, à paraître.

Avec Cédric Audebert, Odile Hoffman, Christian Poirer, 2013. « Altérité et rapports à l'espace des populations ‘noires’ : regards croisés entre l'Europe et les Amériques », *Diasporas*, Dossier Esclavages, pp. 173-192.

Avec Odile Hoffman, 2013. « Les afrodescendants et l'esclavage : des questions en circulation », *Diasporas*, Dossier Esclavages, pp. 193-195.

“Música afrocaribeña entre jóvenes mayas. Identidades en fronteras en Felipe Carrillo Puerto, Quintana Roo”, à paraître dans Maya Lorena Pérez Ruiz, *Jóvenes indígenas y globalización*, México, INAH.

« Belize, nation créole ? Esclavage, colonialisme et indépendance », à paraître dans Olivier Leservoier, Salah Trabelsi, *Esclavages, histoire et héritages*, Karthala, Collection Esclavages CIRESC.

“Fronteras nacionales, fronteras étnicas: migraciones de Belice al Territorio de Quintana Roo a principio del siglo XX”, à paraître dans Jazmín Benítez, Rafael Romero Mayo, *Independencia y revolución en México*, México, CIALC-UNAM, Gobierno del Estado de Quintana Roo.

Avec Hélène Le Dantec-Lowry, entrée « Afro-américain », in Michel Bertrand, Jean-Michel Blanquer, Antoine Coppolani, Isabelle Vagnoux, *Dictionnaire des Amériques*, Robert Laffont, en préparation.

Entrée « Métissage », in Alain Bihl et Roland Pfefferkorn, *Dictionnaire des inégalités*, Armand Colin, en préparation.

Entrée « Belize », in Gildas Simon, *Dictionnaire géo-historique des migrations internationales dans le monde*, Armand Colin, en préparation.

“Las políticas mexicanas de inmigración en el Territorio de Quintana Roo, 1924-1934: ¿un Estado racista?”, en cours d’évaluation dans Pablo Yankelevich, *Normas y arreglos migratorios*, ENAH.

“Extranjero y negro. El lugar de las poblaciones afro-caribeñas en la integración territorial de Quintana Roo”, en cours d’évaluation dans Daniela Gleizer, Paula López Caballero, *Nación y alteridad*, México, UAM, Colegio de México.

Chapitres sur CD-Rom

“La ciudad puesta en escena: el turismo entre desarrollo local y patrimonio mundial en Cartagena de Indias (Colombia)”, in Annelou Ypeij, Michiel Biau, CD *Between sustainable tourism and local development : prospects and paradoxes*, actes du colloque organisé par le CEDLA – Amsterdam, 2004.

Documents de travail, rapports

Collectif, *Synthèse du Comité d’organisation des États Généraux de la Recherche Nord-Sud*, contribution aux Etats généraux de la Recherche, novembre 2004.

Elisabeth Cunin, Odile Hoffmann. “Compilación Bibliográfica sobre Belice. Bibliographical compilation on Belize. Compilation bibliographique sur le Belize ». Document de Travail No. 1, Septembre 2008

Rapport au Comité pour la mesure et l'évaluation de la diversité et des discriminations – séance No. 4, « La mesure et l'évaluation : les méthodes et les catégories », 15 mai 2009, Paris, Centre d'Analyse Stratégique.

Elisabeth Cunin, Odile Hoffmann (coord.). “Etnicidad y nación: debate alrededor de Belice. Belize: ethnicity and nation”. *Projet Afrodesc Document de travail – Cuaderno de Trabajo – Working Paper No. 5*. Simposio Congreso internacional de Americanistas, México, Julio 2009.

Elisabeth Cunin, Nahayeilli Juárez, “Afrodescendientes en la península de Yucatán. Antología comentada de textos”, *Cuaderno de trabajo Afrodesc*, No. 12, 2011

Rapports semestriels, projet Afrodesc, 2008-2011

Avec Odile Hoffmann, *Afrodescendant-e-s, Afrodescendientes. 2008-2011. Principaux résultats, Principales resultados*. Octobre 2011.

Rapport final projet Afrodesc, février 2012.

Vidéo

Cartagena Social Club. (2010, 16 min., production IRD Audiovisuel). Réalisation: Jhon Narváez, Production et conseil scientifique : E. Cunin

Sites Internet

Création d'un réseau de chercheurs sur la Caraïbe et du site internet *Recherche sur la Caraïbe*, <http://www.gensdelacaraibe.org/recherche.htm>, 2002

Participation à la création et à l'animation du site du GDRI Esclavages <http://www.esclavages.cnrs.fr/>

Mise en place du site <http://www.ird.fr/afrodesc>

Communications

Communications dans des colloques et séminaires

« Cartagena y la ley de negritudes », *Instituto Internacional de Estudios del Caribe*, Université de Cartagena, Colombie, 1^{er} février 1999.

« Les concours de beauté à Carthagène », colloque PRISMA 2 (Processus d'Identification Socio-spatiale dans les Métropoles des Amériques), GRAL-Université de Toulouse Le Mirail, 24 et 25 février 1999.

« La *champeta* : musique noire, relations interethniques et espace urbain à Carthagène », colloque « Musique et sociétés dans les Amériques », LIRA (Laboratoire Interdisciplinaire de Recherche sur les Amériques), Université de Rennes, 5 et 6 mars 1999.

« Desarrollo urbano, historias de vida y etnicidad », colloque « Amérique Latine et Méditerranée », FIEALC (Fédération Internationale d'Etudes sur l'Amérique Latine et la Caraïbe), Tel Aviv, 12 au 16 avril 1999.

« A la recherche d'un acteur noir : reconnaissance du multiculturalisme ou stéréotype racial ? Le cas de Cartagena (Colombie) », table ronde, « Acteurs, territoires et enjeux de la violence en Colombie », IHEAL - EHESS, Paris, 3, 4 et 5 mai 1999.

« Relaciones interétnicas, procesos de identificación y espacio urbano en Cartagena (Colombia) », 4^{ème} colloque international d'études de la Caraïbe, « Villes, identités, mobilités dans la Caraïbe », Cartagena, 2 au 5 août 1999.

« Cartagena, una ciudad multiétnica ? », table ronde « *Cómo es Cartagena al finalizar el siglo XX ?* », Observatorio del Caribe Colombiano, Cartagena, 29-30 septembre 1999.

« De l'invisibilité au métissage : trajectoire identitaire, parcours sociologique à Cartagena », colloque « Le regard réciproque », Maison de l'Amérique latine - Ambassade de Colombie, 5 avril 2000.

« La Caraïbe vue de Cartagena : quelles définitions ? », Colloque « Recherches sur la Caraïbe hispanique : méthodes, problématiques, objets » organisé par l'équipe de recherche « Histoire des Antilles Hispaniques », Université Paris VIII, 8 et 9 décembre 2000.

« Métissages », en collaboration avec Virginie Baby, colloque PRISMA 4 (Processus d'Identification Socio-spatiale dans les Métropoles des Amériques), GRAL-Université de Toulouse Le Mirail, 10 et 11 mai 2001.

« Cartagena y el Caribe. Razones y efectos actuales de una identificación », 4^{ème} colloque international d'études de la Caraïbe, Cartagena, 29 juillet-2 août 2001.

« Del mestizaje al multiculturalismo : formas y transformaciones del racismo en Cartagena », colloque international « 500 ans en Amérique, 150 ans de l'abolition de l'esclavage. Passé et présent des afro-descendants en Amérique », 18-19 octobre 2001, Cartagena.

« Formas de construcción y gestión de la alteridad. Reflexiones sobre “raza” y “etnicidad” », Premier Colloque d’Etudes Afrocolombiennes, 24-25-26 octobre 2001, Universidad del Cauca, Popayan.

“Africa en Colombia : continuidad cultural, unidad racial o invención de la antropología?”, séminaire annuel ALADAA, Universidad Externado, 29-30 avril 2002.

VI Congreso Centroamericano de Historia, Mesa Redonda ‘Etnicidad y mestizaje’, Panamá, 22-25 juillet 2002.

« Alteridad y violencia. ‘El negro’ en la construcción de la identidad nacional colombiana », Colloque « Violencia y Memoria », Lima, 17-19 septembre 2002.

« De Cartagena a Colombia: lo ‘negro’ entre cultura y naturaleza », VI Séminaire International d’Etudes de la Caraïbe, Cartagena, 23 au 26 juillet 2003.

« El Caribe visto del interior del país: estereotipos raciales y sexuales », XIII Congrès de Colombianistes, Barranquilla, 12-15 août 2003.

« De la existencia de un ‘espacio público afrocolombiano’. La política multicultural entre sentido común y estereotipo », X Congrès d’Anthropologie en Colombie, Manizales, 22 au 26 septembre 2003.

« Incluidos y marginados. Reflexiones sobre el racismo hacia ‘lo negro’ en Cartagena », Colloque *Población vulnerable y desplazada*, Barranquilla, 28 au 29 octobre 2003.

« Compter la ‘population noire’ en Colombie. Quelques réflexions sur la construction des catégories raciales et ethniques en Amérique latine », Colloque de l’Association Française de Sociologie, Réseau Migrations, Relations Inter-Ethniques, Université Villettaneuse, 24 au 27 de février 2004.

« De Kinshasa al Caribe, pasando por París : itinerarios de una música. La champeta en Cartagena (Colombia) », Colloque de la Society of Latin American Studies, Leiden, 2 au 4 avril 2004.

« La ciudad puesta en escena: el turismo entre desarrollo local y patrimonio mundial en Cartagena de Indias (Colombia) », Colloque *Between sustainable tourism and local development : prospects and paradoxes*, CEDLA – Amsterdam, 8 au 10 décembre 2004.

« Entre patrimoine mondial et ségrégation locale : Cartagena et ses murailles » (avec Christian Rinaudo), Colloque *Les fortifications urbaines : d’une frontière de la ville à une frontière dans la ville*, Université de Nice Sophia Antipolis, 15-16-17 décembre 2004.

« Du métissage au multiculturalisme : réflexions sur la construction de la catégorie ‘noir’ à Cartagena », Séminaire de l’Association Internationale des Historiens de la Caraïbe, Cartagena, 9 au 12 mai 2005

« El turismo en un mundo virtual: los cruceros por el Caribe en Cartagena (Colombia) », *Caribbean Studies Association*, Panel Turismo, cooperación o competición, Santo Domingo, 30 mai – 4 juin 2005.

Participation au colloque « Musiques et danses ‘populaires’ dans le contexte de la mondialisation : nouvelles approches » organisé par Kali Argyriadis (IRD), dans le cadre du Festival Afrocaribéen de Veracruz, México, 22 au 24 août 2005.

« Du métissage au multiculturalisme: quelle définition du rapport à l'autre ? Réflexions à partir de l'Amérique latine », Colloque Regards croisés sur le métissage, Fort-de-France, 9-10-11 novembre 2005.

“Dónde está Africa? Música, Globalización y Racialización. El caso de la champeta”, V Seminario de Historia Regional, Universidad Popular del Cesar, Valledupar, 24 y 25 de noviembre 2005.

“Between past and present: world patrimony and local exclusion in Cartagena de Indias (Colombia)”, 104th Annual Meeting of the American Anthropological Association, Session: promoting the past as a tourism strategy in Latin America, Washington, November 30 – December 4, 2005

“Blackness as a category of social identification. The case of Cartagena (Colombia)”, LASA 2006 Congress, San Juan, Puerto Rico, 15 – 18 marzo 2006.

“Entre historia oficial e historia popular, entre ciudad mostrada y ciudad invisible: los guías de turismo en Cartagena”, Colloque Desarrollo territorial y turismo sostenible, 17 – 21 août 2006, Universidad Externado, Bogotá.

Participation à la Table-Ronde “La India Catalina: un símbolo apto para Cartagena?”, VI simposio sobre la historia de Cartagena, 14 et 15 septembre 2006, Banco de la República, Cartagena.

“De la utilidad de la noción de frontera en los estudios afroamericanos”, II Jornadas de investigación *Fronteras: una mirada interdisciplinaria*, Universidad de Cartagena, 18 et 19 septembre 2006.

“Las estadísticas étnico-raciales: herramienta de medición u objeto de estudio?”, *Construcción y uso de las variables étnicas en las estadísticas publicas: lógicas y dinámicas intra e internacionales*, México, 12-13 de octubre 2006.

Commentaires sur le texte de Charles Hale « Racial Eruptions: The Awkward Place of Blackness in Indian Centered Spaces of Mestizaje », colloque *Des catégories et de leurs usages dans la construction sociale d'un groupe de référence. « Race », « ethnie » et « communauté » aux Amériques*, EHESS, 13, 14 et 15 décembre 2006.

« Au-delà du multiculturalisme : vivre le racisme au quotidien à Cartagena (Colombie). Acceptation et résistance », Journée d'études *Les catégories d'identification dans les Amériques noires : l'Afrique et l'esclavage reconfigurés*, IEP de Bordeaux, 31 mai 2007.

“Más allá del multiculturalismo: vivir el racismo de manera cotidiana en Cartagena. Aceptación y resistencia”, III Jornada de Investigación, *Derechos humanos y políticas de reconocimiento de las diferencias en la construcción de la ciudadanía*, Universidad de Cartagena, 8 juin 2007.

Autour de l'Atlantique noir. Rencontre avec Paul Gilroy, Institut des Hautes Etudes de l'Amérique latine, 1^{er} juin 2007.

“Multiculturalismo desde el margen: paradojas de la movilización afrodescendiente en Cartagena, Colombia”, congreso Asociación Mexicana de Estudios del Caribe, Veracruz, 9-11 de abril 2008.

“Los ‘creoles’ de Belice: ¿grupo étnico o encarnación de la identidad nacional?”, Congrès international “Diáspora, nación y diferencia. Los descendientes de africanos en México y Centro América”, Veracruz, 10 au 13 juin 2008.

Mesa redonda “La cooperación y la presencia francesa en el Caribe y Centroamérica”, IX Congreso de Verano, Universidad de Quintana Roo, Chetumal, 18-20 junio 2008.

Reunión Anual de Investigadores “CIESAS 35 años”, Querétaro, 22-25 septembre 2008. Participación e intervención en la mesa redonda coordinada por Gustavo Marín “Espacios, Culturas e Identidades en la Globalización”.

« Productions culturelles afro-descendantes et globalisation de l'ethnicité », Simposio « Les populations afrodescendantes, leurs identités et leurs territoires: regards croisés entre l'Europe et les Amériques », MSHS de Poitiers, Colloque « L'homme au coeur des dynamiques sociales, territoriales et culturelles », 1-3 octobre 2008.

“Reflexiones metodológicas para trabajar sobre el racismo”, taller sobre racismo, FUNSAREP, Cartagena, 25 de octubre de 2008.

“El estudio de los afrodescendientes: repensar las diferencias. El caso de Belice”, seminario del CEMCA, 11 diciembre 2008.

“(No) balance de los estudios sobre descendientes de africanos en la península de Yucatán. Lecciones de una ausencia, seminario Universidad Autónoma de Yucatán, 12 de enero de 2009.

“Nación y diferencia: el caso de Belmopan”. 53 Congreso Internacional de Americanistas, México, 19 – 24 de julio de 2009. Simposio “Etnicidad y nación: debate alrededor de Belice”.

“Creole, garifuna, black: categorías de lo negro en Belice”, Colloque “Afrodescendientes en América latina y el Caribe. Racialización, patrimonialización y acción afirmativa”, Universidad de Cartagena, Septiembre 22 y 23 de 2009.

« Le syndrome “Boxito”: penser la catégorie « Noir » dans une région sans population noire. Le cas de la péninsule du Yucatán », séminaire Afrodesc-Eurescl Racialisation et ethnicisation. Contextes socio-historiques et enjeux sociaux contemporains, Paris, 24 au 26 novembre 2009.

“Fronteras nacionales, fronteras étnicas: “lo negro” en la construcción del Estado de Quintana Roo”, XI Seminario Internacional de Verano Independencia y revolución en México, 10 de septiembre de 2010, UQROO, Chetumal

Mesa redonda, VI Jornada “Africanía”. XXII Feria del Libro de Antropología e Historia, México D.F. 24 de septiembre de 2010, coord. Maria Elisa Velázquez, INAH

“En Chetumal, no somos rasta pero nos gusta el reggae” (Alvrix): circulaciones y apropiaciones de la música afrocaribeña en el sur de Quintana Roo, Simposio “Afrodescendientes en América latina, una negociación permanente”, Primer Congreso Nacional de Antropología Social y Etnología, UAM, México, 22 de septiembre de 2010

“Nombrar y contar la diferencia en Belice: la etnicización en la larga duración”, con Odile Hoffmann, Segundo seminario México-Belice, UQROO, Chetumal, 30 septembre et 1 octobre 2010

“Lo “negro” entre mexicanización y mestizaje”, II Coloquio “Afroamérica. Historia, Cultura y procesos identitarios”, UNAM, 8 de diciembre de 2010

“Migraciones de Belice a México (Chetumal) a principio del siglo XX”, VIII Congreso Centroamericano de antropología, Tegucigalpa, Honduras, Febrero 21-25, 2011.

Avec O. Hoffmann, “From colonial domination to the making of the Nation. Ethno-racial categories in censuses and reports and their political uses in Belize, XIX-XX », 16th Annual ASN World Convention, Columbia University, 14-16 April 2011.

« Belize, nation créole? Esclavage, colonialisme et indépendance », Colloque Esclavage, histoire et héritage. Regards croisés de la Méditerranée à l’Atlantique, MOM, Lyon, 10 mai 2011.

“Belice entre creolización y multiculturalismo. Construcción de la nación y políticas de la diferencia”, Coloquio internacional La inclusión de los afrodescendientes en América Central y México. Políticas públicas, factores globales y formas de acción de los movimientos negros, Ciudad Antigua, Guatemala, 23 y 24 de junio de 2011.

“Circulaciones y apropiaciones de la música afrocaribeña en el sur de Quintana Roo”, IV Congreso internacional de antropología desde la frontera Sur, Chetumal, 13-15 de septiembre de 2011.

“Migración, mestizaje e identidad nacional. Lo negro en la frontera México-Belice”. Colloque Africanos y afrodescendientes en la península de Yucatán, Mérida, 5-6 diciembre 2011

“Migración, mestizaje, nación: trabajadores negros beliceños al sur de México a principio del siglo XX”, Coloquio “Mestizos, Indígenas, Extranjeros: Nuevas Miradas sobre Nación y Alteridad”, 29, 30 y 31 de mayo de 2012, Ciudad de México, UAM-Cuajimalpa, Colegio de México, UNAM.

“Robert Sidney Turton against the Mexican government. Forestry economy, migratory policies and relations of power in the years 1920-30”, Belize Archaeology and Anthropology Symposium, San Ignacio, Belize, June 26th, 2012.

“Los afrodescendientes y la construcción nacional en Belice”, Colloque Africanos, afrodescendientes y pueblos indígenas en América Central: dialogando alteridades con México, 5 y 6 de diciembre de 2012, CIESAS Peninsular, Mérida.

“Administering foreigners at the margin of the nation. Migrations of Afro-Belizean workers to the Territory of Quintana Roo”, Association of Caribbean Historians, May 14-18, 2013, Belize.

Participation à des cours et séminaires de recherche

Intervention au séminaire « Amériques ethniques », GRAL (Groupe de Recherche sur l'Amérique Latine), Université de Toulouse le Mirail, 7 juin 1998.

« Entre ethnicité et métissage : l'identité noire à Cartagena (Colombie) », Université d'été « Sciences sociales et Caraïbe », CRPLC (Centre de Recherche sur les Pouvoirs Locaux dans la Caraïbe), Université de la Martinique, Schœlcher, 24 juillet 1998.

Intervention au séminaire de l'ERSIPAL (Equipe de Recherche sur les Sociétés Indiennes et Paysannes), IHEAL (Institut des Hautes Etudes de l'Amérique Latine), Paris, 3 mai 1999.

Intervention au séminaire de recherche d'Yvon Le Bot, EHESS, 7 janvier 2000.

« Cartagena, 11 novembre 2001, première reine de beauté noire : reconnaissance du multiculturalisme ou stéréotype racial ? », intervention au séminaire « genre » du CREDAL, Paris, 11 janvier 2001.

« De l'invisibilité au multiculturalisme : le métissage comme compétence à Cartagena », Séminaire « La subjectivation identitaire et la langue du métissage » organisé par l'école doctorale « Pratiques et théories du sens », Université Paris VIII, 20 mars 2001.

« Construction et gestion de l'altérité raciale en Colombie », intervention au séminaire de l'URMIS-SOLIIS, Nice, 14 décembre 2001.

« Images de femmes : le corps normé », intervention au séminaire de maîtrise d'Anne Marie Losonczy, Ecole Pratique des Hautes Etudes, 21 décembre 2001.

« La champeta ou la musique de l'autre et du semblable », intervention au séminaire de DEA de Jean-Luc Bonniol, Université Aix-Marseille, 10 janvier 2002.

« La 'negra Nieves', ou le racisme à fleur de peau. Regards croisés sur une caricature », Séminaire de l'ERSIPAL, IHEAL-Université Paris 3, 7 mars 2003.

Entre stéréotype racial et légitimité culturelle : les déboires de la politique ethnique en Colombie », Séminaire de Michel Agier, *Anthropologie critique de l'identité culturelle : Afrique et Amériques noires* », 14 mars 2003.

« Quelques réflexions sur l'échec d'une médiation entre la police et les habitants des quartiers populaires à Cali (Colombie) », Séminaire de Marie-José Jolivet, *Pratiques et discours identitaires à partir de la Caraïbe et des Amériques noires*, 17 mars 2003

« Conter l'histoire pour compter aujourd'hui : la place des 'noirs' et des 'mulâtres' dans les récits historiques et touristiques sur Cartagena », Journée d'étude *Représentations et sensibilités dans les Amériques et la Caraïbe (XVIe-XXIe Siècles). Mémoires singulières et identités sociales*, EHESS, 4 mars 2004.

Participation aux séminaires mensuels de l'UR 107, Bondy, 2003-2004. Intervention sur le thème « Mises en scène de la ville » (avec E. Le Bris), 23 mars 2003.

Participation aux réunions de travail trimestrielles de l'ACI *Comment la ville se fait : urbanité et vies citadines. Terrains, théories, méthodologies*, Paris et Marseille, 2003-2004. Intervention sur le thème « Ville, fête, tourisme : une comparaison Nice – Cartagena » (avec Ch. Rinaudo), Paris, IUF, 14 mai 2003.

« De 'noirs' à 'afrodescendants' ? Premières réflexions sur les réseaux transnationaux de l'équipe de recherche Idymov », Journées annuelles de l'UR 107, Bondy, 20 au 22 octobre 2003.

Participation à la table-ronde de la 4^{ème} journée d'études doctorales sur la Caraïbe, « Transmission, mémoire, histoire », Paris, EHESS, 17 juin 2003.

Intervention à l'atelier « Musiques populaires », Paris, EHESS, 18 juin 2003.

Séminaire de travail de l'équipe IRD-CIESAS-ICANH, « Identidades y Movilidades », México, 11 au 13 novembre 2003.

Intervention au séminaire des doctorants du Centre d'Etudes Africaines, 5 mars 2004.

« La Colombie entre métissage et multiculturalisme. Catégories locales? Catégories globales ? », Séminaire de Marie-José Jolivet, *Pratiques et discours identitaires à partir de la Caraïbe et des Amériques Noires*, EHESS, 15 mars 2004.

Séminaire de travail de l'équipe IRD-CIESAS-ICANH, « Identidades y Movilidades », Bogotá, 8 au 10 novembre 2004.

« Imaginaires africains et hiérarchies raciales : la 'musique noire' dans la Caraïbe colombienne », Séminaire de Marie-José Jolivet, *Pratiques et discours identitaires à partir de la Caraïbe et des Amériques Noires*, EHESS, 11 janvier 2005.

« Le rapport identité-territoire et l'émergence de nouveaux mouvements ethniques dans les Amériques. Des Inuit canadiens aux populations noires de Colombie », Séminaire Observatoire Des Amériques, Université Rennes 2, 13 janvier 2005.

Séminaire ACI *Comment la ville se fait : urbanité et vies citadines. Terrains, théories, méthodologies*, Istanbul, 7 au 14 juin 2005.

Conférence IFEA, "Turismo e identidad en Cartagena: entre patrimonio global y segregación local", Bogotá, 29 août 2005.

« Usages sociaux d'un patrimoine mondial. Les murailles de Cartagena », avec Ch. Rinaudo, séminaire annuel de l'UR 107, IRD, Bondy, 17 et 18 octobre 2005.

"II Encuentro de investigadores de la Guajira: Fortalecimiento semilleros de investigación", Riohacha, 12 y 13 décembre 2005.

« Les catégorisations raciales et ethniques en Colombie », Séminaire URMIS, Université Paris 7, 9 janvier 2006.

« Us et abus de la couleur : les relations sociales racialisées », Séminaire *Cultures, mémoires et identités. Questions aux analyses post-modernes*. Cycle « Espace, pouvoir et physicalité des identités ». Centre d'étude d'Afrique noire (CNRS-IEP), Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine (MSHA). 12 janvier 2006.

« L'institutionnalisation de l'anthropologie en Colombie », Seminario Geti – Universidad Paris 8, 16 janvier 2006.

« Les Amériques Noires », Master Sociétés et Politiques comparées de Sciences Po, Paris, 26 janvier 2006.

"De la antropología del otro al reconocimiento de otra antropología", *Seminario de investigación mensual interdisciplinario sobre la Argentina*, Buenos Aires, 10 avril 2006.

Intervention cours de Jorge Nieves « Música y sociedad », Universidad de Cartagena, 19 avril 2006.

Séminaire INAH-CIESAS-Idymov, “Construcción y uso de categorías étnicas e identidad en el estudio de los grupos indígenas y afrodescendientes”, México DF, 8 mai 2006.

Séminaire CIESAS-Idymov, “Translocalización y relocalización de las religiones”, México DF, 15 et 16 mai 2006.

Intervention sur le thème de la recherche, Universidad San Buenaventura, Cartagena, 8 septembre 2006

« Reconnaissance et production de la différence dans les politiques de lutte contre la pauvreté », Séminaire priorité scientifique *Politiques publiques de lutte contre la pauvreté*, IRD, 23, 24 et 25 octobre 2006.

« ‘Noirs’, ‘afrocolombiens’, ‘afrodescendants’ : globalisation et catégories identitaires en Colombie », Séminaire de recherche du Centre d’études sur les religions et les cultures afro-américaines (CERCAA), 8 janvier 2007, Université Paris X.

« La mémoire incorporée : entre mise en scène et résistances quotidiennes. La ‘question raciale’ à Cartagena (Colombie) », Séminaire de Marie-José Jolivet *Recherches comparées à partir de la Caraïbe et des Amériques Noires*, EHESS, 19 février 2007.

Présentation des travaux en cours en Colombie et au Mexique, Réunion URCIM – URMIS, Université Paris 7, 26 février 2007.

Intervention au cours « Les Amériques noires » coordonné par Carlos Agudelo, master IHEAL, 6 mars 2007.

Intervention au cours « Métissage » coordonné par Capucine Boidin, master, IHEAL, 9 mars 2007.

Intervention au séminaire de recherche « Transatlantique, Transamériques Pour une anthropologie des mondes mêlés », IHEAL, 16 mars 2007.

« Consommer la ville en passant : visites guidées et marketing de la différence à Cartagena de Indias (Colombie) », séminaire Tourisme : Recherches, Institutions, Pratiques, EHESS, 5 avril 2007.

Intervention au séminaire “Turismo, globalización y sociedades locales en la península de Yucatán”, CIESAS-UNAM, Mérida, 26 octobre 2007.

“Patrimonio global y exclusión local: el turismo en Cartagena (Colombia)”, seminario “Turismo, globalización y sociedades locales en la Península de Yucatán” organizado por Gustavo Marín, CIESAS Peninsular, UNAM, 26 noviembre 2007.

Séminaire de lecture programme Afrodesc, CEMCA, México DF, 4 mars 2008 (présentation d’un texte de Roger Bastide)

Séminaire de lecture programme Afrodesc, Veracruz, 8 avril 2008.

Séminaire Afrodesc « Catégoriser racialement les populations dans les sociétés post-esclavagistes : pertinence et limites », 18 mai 2009, Paris, EHESS.

« Peaux blanches, masques noirs. Consommation de signes culturels afrocaribéens ». Séminaire ERSIPAL, IHEAL – Université Paris 3, 22 mai 2009.

Présentation du livre de Vera Tiesler, Pilar Zabala, Andrea Cucina (ed). *Natives, Europeans and Africans in Colonial Campeche. History and archeology*. Florida, University Press of Florida, 2010. Museo de antropología, Mérida, 17 de marzo de 2011

Présentation collective sur « Les résurgences de l'esclavage dans le monde contemporain », Workshop Esclavages, racialisation et mémoires. Approches multidisciplinaires, Université de Nice, 12 Mai 2011.

« Nation et altérité au Mexique. Administrer les migrants afro-béliziens dans le Territoire de Quintana Roo, 1902-1940 », séminaire de l'ERSIPAL, IHEAL, 14 décembre 2012.

« La construction des catégories raciales en Amérique latine, métissage, multiculturalisme, circulations », Séminaire de l'Institut des Amériques Université de Rennes, 12 février 2013.

Conférences public non spécialiste/ grand public

Séminaire de « Constructeurs de paix », FICONPAZ, 2 octobre 2002.

« De la invisibilidad de lo negro a la invisibilidad del racismo. Mestizaje y multiculturalismo en Cartagena », *Semana Cultural de la Universidad de Cartagena*, 6 au 9 octobre 2003.

« Mestizaje y multiculturalismo. Permanencia y transformación de la discriminación racial en Cartagena », *Muestra Cultural Afrocaribe*, Cartagena, 12 au 14 octobre 2004.

« El movimiento social 'Salvemos a la investigación' (*Sauvons la Recherche*): reflexiones sobre las transformaciones de la investigación en Francia », *Cátedra Europa*, Universidad del Norte, Barranquilla, 7 au 11 mars 2005.

« Música africana y champeta en Cartagena, ayer y hoy », Activité culturelle du Convenio Andrés Bello, Museo de Arte Moderno, Cartagena, 27 avril 2005.

Atelier avec les danseurs du *Colegio del Cuerpo*, Cartagena, 15-16 septembre 2005.

« Racismo e identidad », semana de la afrocolombianidad, Palacio de la Inquisición, Cartagena, 18 mai 2006.

“Concurso Juvenil de Conocimientos sobre la Historia del Pueblo Afrocolombiano”, Funsarep, Cartagena, 2 juin 2006.

Diffusion dans les médias

Entretien et extraits de l'ouvrage *Identidades a flor de piel. Lo 'negro' entre apariencias y pertenencias: mestizaje y categorías raciales en Cartagena (Colombia)*, *El Universal* (quotidien de Cartagena), supplément dominical, 17 octobre 2004.

« Ni turista, ni cartagenera », entretien pour la revue culturelle *Noventaynueve*, n°5, décembre 2004.

Présentation de l'ethnographie urbaine, canal TV de l'Université de Cartagena, 7 avril 2005.

Entretien sur le thème du racisme, « Racismo, de eso no se habla », *El Universal*, supplément dominical, 1^{er} mai 2005.

Orientation de l'équipe de tournage d'un reportage sur San Pedro Claver, France 2, février 2006.

“Multiculturalismo y racismo en Cartagena”, *El Universal Dominical*, 9 de julio de 2006.

Présentation du GDRI Esclavages, RFO, 30 avril 2007.

Entretien pour le *New York Times*, article “Dueling Beauty Pageants Put Income Gap on View” de Simon Romero, 30 novembre 2010.

Entretien pour *Milenio*, article “Africanía, en serie editorial” de Xavier Quirarte, 26 juin 2011.

Entretien TV Canal 22, “Noticiero cultural”, retransmission le 29 juin 2011.